

Académie royale des Sciences d'Outre-Mer

Classe des Sciences morales et politiques, N.S., XLII-3, Bruxelles, 1977

ESQUISSE
DE SÉMANTIQUE MONGOL

PAR

R.P. G. HULSTAERT M.S.C.

Correspondant de
l'Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer

350 F

Koninklijke Academie voor Overzeese Wetenschappen

Klasse voor Morele en Politieke Wetenschappen, N.R., XLII-3, Brussel, 1977

Académie royale des Sciences d'Outre-Mer

Classe des Sciences morales et politiques, N.S., XLII-3, Bruxelles, 1977

ESQUISSE
DE SÉMANTIQUE MONGOL

PAR

R.P. G. HULSTAERT M.S.C.

Correspondant de
l'Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer

Koninklijke Academie voor Overzeese Wetenschappen

Klasse voor Morele en Politieke Wetenschappen, N.R., XLII-3, Brussel, 1977

Mémoire présenté à la Séance du 19 mai 1974

D/1977/0149/5

RÉSUMÉ

La vie des mots et l'évolution de leur sens sont soumises à des lois universelles. Ces lois s'appliquent donc aussi à la langue Mõngṵ.

Mais pour le Mõngṵ, l'entreprise sémantique reste fort hasardeuse. Les Mõngṵ ignoraient l'écriture et la documentation publiée présente de grandes lacunes.

La présente étude n'est donc qu'une esquisse.

SAMENVATTING

Het leven van de woorden en de evolutie van hun betekenis zijn onderworpen aan universele wetten. Deze wetten zijn dus ook toepasselijk op de taal der Mõngṵ.

Maar voor de Mõngṵ is de semantische onderneming zeer gewaagd. De Mõngṵ kenden het schrift niet en in de gepubliceerde documentatie blijven grote leemten.

Onderhavige studie is dan ook slechts een schets.

INTRODUCTION

Même celui qui n'a qu'une connaissance élémentaire d'une langue bantoue y remarque sans peine l'existence de phénomènes sémantiques qui rappellent ce qu'il a expérimenté dans sa langue maternelle. Cela est fort compréhensible. Car il paraît bien que la vie des mots et l'évolution de leur sens sont soumises à des lois universelles, qui font l'objet de la branche de la linguistique qu'on appelle sémantique.

Il m'a semblé intéressant de rechercher dans quelle mesure ces lois sont d'application dans la langue des Môngo, ethnie bantoue vivant dans la cuvette centrale à l'intérieur de la bouche formée par le fleuve Zaïre (Congo) au Nord et au Sud de l'Equateur africain, avec comme limite méridionale approximative le Kasai, infléchi vers le Nord seulement dans sa partie occidentale (1).

Pour les langues européennes on peut s'appuyer sur de nombreux documents s'étendant sur une longue série de siècles et se référer à un large éventail de parlers plus ou moins apparentés. La situation de l'Afrique est très différente. Même en nous limitant à la famille bantoue, la documentation publiée présente d'énormes lacunes.

Ainsi malgré les nombreuses études faites dès l'époque coloniale, les langues de la république du Zaïre sont encore très imparfaitement connues. Que savons-nous p.ex. de la situation linguistique de l'ancienne province orientale?

D'autre part, comme ces populations ignoraient l'écriture, les documents historiques manquent totalement.

Voilà les deux facteurs qui rendent l'entreprise sémantique fort hasardeuse. En effet, l'évolution du sens des mots ne peut se dégager que difficilement sans la comparaison entre divers parlers ou/et entre les divers stades de la vie d'une langue. Or, en Afri-

(1) G. VAN DER KERKEN: Cf. L'Ethnie Môngo, I.R.C.B. Bruxelles 1944; G. HULSTAERT: Les Môngo, Tervuren 1961; Carte Linguistique du Congo Belge I.R.C.B. Bruxelles 1950; Dictionnaire Lômôngo - Français, Tervuren 1957; Grammaire du Lômôngo I, II, III, Tervuren 1961-66.

que centrale, la situation effective des langues telle que je viens de l'évoquer, rend cette comparaison très difficile.

Cependant toute voie n'est pas fermée. On peut au moins tenter un essai. Le *lɔmɔŋgɔ* est bien connu et nous disposons même d'une documentation convenable pour nombre de ses dialectes. En outre, quelques langues apparentées fournissent un lexique plus ou moins abondant.

Quant à la comparaison diachronique, dans toute langue il existe des archaïsmes, qui se rencontrent principalement dans l'art oral. Et là nous pouvons puiser dans pas mal de publications.

L'étude proposée est donc possible, mais les déficiences signalées multiplient les causes d'erreur. Cela vaut surtout pour l'absence de documents anciens. De ce fait l'histoire réelle des vocables nous échappe en grande partie. La sémantique européenne cite pas mal d'exemples de fausse étymologie basée sur la ressemblance ou la coïncidence, où souvent la contamination a joué. Des rapprochements peuvent être faits grâce à la similitude des sons et des sens, alors que historiquement les vocables comparés ont une origine toute différente. Ainsi beaucoup de personnes rapprochent *poser* et *position*, *échouer* et *échec*, *hébéter* et *bête*; ou l'anglais *sorry* et *sorrow*, alors qu'historiquement ces mots n'ont rien de commun (A. Carnoy: *La Science du Mot. Traité de Sémantique* (Louvain 1927, p. 64). D'autres personnes mettront en rapport des mots tels que *effroi* et *froid*, *forcené* et *force*, *jours ouvrables* avec *ouvrir* (o.c., p. 65).

Quel Français ne met pas le mot *matelot* en relation avec *mât*, ignorant qu'il est une transformation du néerlandais *matgenoot*. Sans l'histoire on ne connaîtrait pas cette étymologie. Les joueurs d'échecs ne croient-ils pas spontanément que le nom de leur jeu est en rapport avec échec, insuccès? Savent-ils que le mot dérive du persan *châh mat*: le roi est mort?

L'importance de l'histoire est bien connue des sémanticiens. Elle permet d'éviter les erreurs de l'étymologie populaire, dont quelques exemples viennent d'être donnés. Pour le *lɔmɔŋgɔ*, signalons que le mot *lɔtsi* (brasse de tissu) serait facilement mis en rapport avec *-lɔt-* (s'habiller), sans la connaissance historique (confirmée par les lois de la dérivation) qui donne comme origine l'Inde, par l'intermédiaire de Zanzibar. Nous pouvons en dire autant de *wɛli* (clair de lune) qu'on serait tenté de mettre en re-

lation avec *-él-* (devenir clair) si nous ne connaissions le bantou commun *-gedi* (2).

Pour faciliter la présentation de divers types de changements du sens je crois bon de suivre un modèle. J'ai choisi un manuel qui est déjà vieux, mais qui me paraît correspondre au but, puisqu'il a pu servir utilement à l'enseignement universitaire. Il s'agit du livre déjà cité du Prof. A. Carnoy: *La Science du Mot. Traité de Sémantique*.

Plusieurs applications des phénomènes exposés dans ces lignes se trouvent déjà dans mon article « Notes sur la dérivation en Mongo » paru dans *Africana Linguistica IV* (Tervuren 1970, p. 169). Elles ne sont pas reprises ici. Par contre je puise des exemples dans le Dictionnaire et dans la Grammaire mentionnés ci-devant, parce qu'ils s'y trouvent éparpillés. J'ai utilisé aussi mes notes inédites sur les dialectes mongo et sur quelques parlers voisins.

Les mots pris dans le bobangi ont été empruntés à J. Whitehead: *Grammar and Dictionary of the Bobangi Language* (London 1899). Pour les Batetela je renvoie à Mgr. J. Hagendorens: *Dictionnaire Français -Tetela* (Tshumbe 1956). Les renvois aux Ngombe se trouvent dans N. Rood: *Ngombe-Nederlands-Frans Woordenboek* (Tervuren 1958). Pour le Ngbandi cf. B. Lekens: *Ngbandi-Idioticon* (Tervuren 1955).

(2) La relation étymologique est plausible au niveau du bantou commun, qui possède aussi le radical **ged-* (briller).

I. METENDOSEMIE

La métendosémie ou glissement « entre les notes qui font partie intégrante d'un concept, amenant des changements dans la dominante » (o.c., p. 401) se présente dans des cas comme « une bête fauve » où l'adjectif exprime la nature sauvage plutôt que la couleur (sens originel).

En *lomongo* nous en trouvons quelques applications. Dans *júmbá* le sens primitif de « courbure » (Cf. le mot plus ancien *likúmba* où le sens originel s'est maintenu) (3) a fait place à « anneau de cuivre » porté aux jambes et servant d'instrument dotal principal, d'où le pluriel *baúmbá* a pris le sens étendu de valeurs dotales, puis de richesse en général.

Ntéfeli est un substantif dérivé du verbe *-téfela* (parler) avec les affixes dénotant une personne qui possède la qualité d'une manière habituelle et éminente. De fait il n'est employé que pour désigner un homme hardi, courageux tant en actes qu'en paroles.

Pour désigner une cicatrice on emploie le mot *eféli* qui est manifestement dérivé du verbe *-éla* être clair. En effet, la cicatrice est un endroit plus clair sur la peau noire.

Le verbe *-byá* signifie « être en excédent » pour les Nkundo, mais « surpasser » pour les Bakutu.

Le verbe *-kólama* signifie pour les Nkundo « échouer comme sur un banc de sable, une rive »; mais pour les Bakutu c'est « monter sur n'importe quel objet élevé ».

Le verbe *-ínyá* signifiant « lancer » est appliqué à divers objets. Mais la comparaison avec divers dérivés suggère que le sens original est « tordre » qui s'est maintenu dans les dérivés *-ínyola* et *-ínyonga* et dans le substantif *jínyo* (boucle, tortuosité). On peut rapprocher aussi le verbe *-fínyola* (entrelacer, cordeler) et son

(3) La forme *likúmba* est proposée comme plus ancienne à cause du phénomène fréquent de la chute de *k*, qui donne origine à des thèmes vocaliques, cf. Grammaire du *Lomongo* I Phonologie, Tervuren 1961, p. 93.

substantif *mpínyí* (entrelacs). Il semble, d'ailleurs, qu'anciennement l'application du verbe *-ínyá* était réservé au javelot qui était lancé en lui imprimant un mouvement rotatif.

Le sens primitif est confirmé par le verbe *-kínyá* qu'on peut considérer comme un doublet (Cf. plus loin VII. 4 p. 37) et qui signifie retrousser, ce qui se fait par une action tournante, comme le dit expressément le substantif dérivé *bɔnkínyá*: tresse.

Lɔlɛkɛ est le nom donné aux oiseaux tisserins (républicains). Le pluriel *ndɛkɛ* a été appliqué en lingala à toute espèce d'oiseau.

Bokili signifie primitivement terre ferme. Avec l'extension des connaissances géographiques, par la venue des Européens, le vocable s'applique maintenant à tous pays, voire au monde entier.

Dans de nombreux dialectes *jám̐ba* ou *lyám̐ba* désigne la forêt; pour les Bakutu il s'agit d'un marais (de fait toujours boisé).

Une flaque d'eau s'appelle *lisáfá*. Le pluriel *basáfá* s'emploie aussi pour désigner la boue qui s'y forme, même lorsqu'elle s'attache à la peau, aux habits, aux voitures, etc.

Le verbe *-émala* (et ses dérivés) peut signifier, selon le contexte, se mettre debout ou s'arrêter. Ces deux sens sont donc connexes pour les Nkundo. L'équivoque qui en résulte est écartée par l'emploi de vocables plus ou moins synonymes ou par l'addition d'idéophones appropriés.

Le mot *bombóngo* (commerce) me semble être en rapport avec *ióngo/ibóngo* (port, lieu d'acostage). En effet primitivement cette activité était limitée aux villages riverains se rendant en pirogue aux marchés situés sur les bords des rivières. Les traditions qui racontent cela sont corroborées par l'expression consacrée: *-lúka bombóngo* (commercer) où le verbe signifie payer, naviguer. Le sens originel s'est étendu à toute sorte de commerce par n'importe quel moyen, même pour un travail exécuté librement sans contrat, comme un journalier.

Le terme *nkétsi* se rencontre dans l'art oral (p.ex. proverbes) avec le sens de « mort, décès ». Divers dialectes (comme le lokutu) le comprennent comme « tombeau » tandis que pour d'autres (Mbole) il signifie la fête mortuaire quelque temps après le décès.

Une natte s'appelle *itsúnda* dans certain dialectes centraux, mais à l'Ouest *itúnda* désigne la ramasse-balayures.

Le substantif *nsao* signifie « chanson » mais dans certains dialectes il désigne la danse. (N'oublions pas qu'une danse est toujours accompagnée de chant).

Lifofa qui pour les uns désigne une cloche - ampoule (aux mains, aux pieds) dénote pour les autres une cicatrice. (Il n'est pas clair s'il y a un lien entre ces sens et l'homonyme qui signifie « araignée »).

Le verbe *-fusa* signifie dans les dialectes occidentaux: fouiller la terre, la remuer pour y chercher quelque chose comme les animaux, ou pour la labourer en vue de planter. Dans les dialectes centraux ce verbe s'entend pour « planter ».

Pour les Ekonda le verbe *-têla* signifie examiner; les Nkundo voisins le comprennent comme prédire, le sens donné en premier lieu est exprimé par eux au moyen du dérivé: *têlemeja*.

-Kima veut dire « suivre, aller à la suite de quelqu'un » pour les Nkundo. Pour les Mbole et les Bakutu ce même verbe signifie « pourchasser ».

Le verbe *-ela* exprime le mouvement désordonné d'une grande quantité, le grouillement de poissons, têtards, et pareils; aussi d'une mêlée de combattants. En parlant des poissons *ikoku* (Xenochorax) le sens inclut la nuance du bruit fait par ces poissons pendant leur fourmillement. De là le verbe s'applique aussi au mouvement et au bruissement de branchages dans le courant et à une personne se déplaçant avec bruissement de nombreuses fourrures, clochettes, etc., de même à une cérémonie magique ou religieuse accompagnée de mouvements et de chants.

L'intensif *-ejwa* exprime beaucoup de bruit désordonné, comme de nombreuses personnes pleurant ou parlant sans ordre, pêle-mêle.

Le dérivé *-elemola* signifie huer. Sa forme intransitive *-elemwa* correspond à « faire du tumulte ». Ces deux verbes se disent exclusivement d'un groupe de personnes, conformément à l'étymologie.

II. ECSEMIE

Les cas de suppression de connotations laissant la dominante intacte se trouvent abondamment.

1. ECSÉMIE DÉSPÉCIFIANTE

L'extension du sens à tout un genre ou à l'ensemble de types voisins (ecsémie despécifiante) s'observe dans les exemples suivants: *ebóbya*, en relation avec le verbe *-bóbya*, désigne en premier lieu tout légume braisé enveloppé dans une feuille, et par extension toute sorte de légume en général.

Le substantif *bonkánga* dérive de *nkánga*, pluriel de *lokánga* (pintade). Selon les règles de la dérivation il devrait signifier: comme un ensemble de pintades. De fait il désigne le chapeau à plumes, fait d'un filet dans lequel sont fixées des plumes de toute sorte d'oiseau, et pas seulement de pintades. (L'extension à un arbre dépouillé de ses feuilles repose simplement sur la ressemblance).

Ewéláwěmá est un composé du verbe *-wěla* (mourir à cause de) et *wěmá* (station, action d'être debout). Le sens primitif est: accusé à cause de ce qu'on se trouvait sur les lieux, qu'on était présent. D'où: accusé sur de simples indices, puis accusé sans être coupable, injustement.

Le verbe *-lota* veut dire s'enfuir, dans les dialectes occidentaux, tandis que dans plusieurs dialectes centraux le sens est plus général: courir. J'ignore quel est le sens primitif.

L'irradiation du sens se fait encore dans une autre direction, le même mot s'employant aussi pour la cause de la fuite: redouter.

En rapport probable avec *wáné* (lumière solaire) le verbe *-ányá* se dit pour « mettre à sécher au soleil », dans les dialectes occidentaux. Pour les Bakutu le même verbe signifie en outre: mettre à sécher ou à boucaner sur l'étagère au-dessus du foyer.

En lonkundo *-lenga* signifie affiner ce qui a été râpé (*-ála*). En lokutu le sens est: râper en général.

Le verbe *-endola* (peut-être en relation avec *-enda* gouverner, guider) signifie proprement: placer derrière quelque chose, comme tenir les bras derrière le dos, etc. D'où l'extension à « mettre de côté pour épargner, thésauriser ». D'où encore au figuré: pardonner (on ne veut plus voir l'offense), et dialectalement: ridiculiser, parce qu'on n'en fait aucun cas, comme une chose qu'on ne voit pas, puisqu'elle est cachée derrière une autre.

Les substantifs *enjwáki* (client) et *enjwekelo* (ressource) témoignent d'autres applications du sens. Le premier est représenté comme se mettant sous la protection de son patron, derrière sa maison. Avec le second vocable on pense aux biens cachés (derrière les maisons, car devant c'est la voie ou place publique) qu'on peut retrouver en cas de besoin, comme les anneaux de cuivre enterrés dans la bananeraie derrière l'habitation.

Le verbe *-úmbola* s'emploie au propre pour la conservation des aliments. Il peut être mis en relation avec *-úmba* virer, changer de direction (cf. VII. 4). L'association des concepts suit donc la même voie que pour *-endola*.

Parmi les exemples de l'évolution à notre époque citons *káwa* (café) emprunté au kiswahili. Ce mot a été progressivement étendu à la plantation de café, puis à n'importe quelle sorte de plantation moderne.

Le mot *ibonga* semble emprunté au bobangi *libonga* que le dictionnaire cité comprend comme « colonie, nouvelle résidence ». Le poste de l'Etat Indépendant à l'Equateur (Equator Station) était nommé *ibonga* (4). A partir de là le nom d'*ibonga* a été donné à tout poste d'occupation européenne et plus tard à toute ville.

Bokulaka désigne proprement un homme influent, à autorité politique, le patriarche d'un groupe et ses pairs. Comme cette position est normalement accompagnée d'une grande richesse en « enfants » (biologiques et politiques) et en biens matériels, le terme inclut aussi la connotation de ces circonstances. De là on

(4) Par la suite le village Wangata voisin est souvent appelé Wangata w'ibonga, pour le distinguer du groupe principal dont il s'était détaché et qu'on appelle Wangata w'ajiko (d'en haut).

l'applique à présent aux personnes qui ont un certain standing politique ou social, de sorte que le mot commence à rendre notre « monsieur ». Il est devenu un terme de respect. On l'emploie couramment pour m'interpeller.

Les Européens ayant introduit les poids et les mesures il est naturel que les termes français ont accompagné les objets. Mais à côté des significations originelles, ces mots ont été soumis à des glissements. Ainsi *mètre* ne signifie plus seulement l'unité de mesure mais aussi mesure en général. *Kilo* n'a pas uniquement le sens de kilogramme mais aussi celui d'instrument pour mesurer le poids; il est même devenu synonyme de *bolito* (poids).

2. CATASÉMIE

L'extension du sens peut être telle que la note est devenue très élastique. Carnoy parle même de « dégradation » et propose le terme de « Catasémie » (p. 121).

Le *lɔmɔŋɔ* en a quelques exemples comme: *-kela* (faire ou dire) employé avec un substantif qualificatif avec le sens de devenir (comparez néerl. worden, originalement: tourner; angl. grow, proprement: croître).

-Tswá (aller) a aussi un sens analogue. Suivi d'un verbe à l'infinitif il sert d'auxiliaire exprimant la continuité de l'action.

Dans le même genre on a les verbes *-fonga* (conserver) et *-uta* (retourner), qui suivis d'un infinitif font fonction d'auxiliaires, avec le sens respectivement de continuer à faire et de refaire l'action encore une fois.

On peut citer ici encore les ensembles connectifs où l'antécédant est un substantif dont le sens primitif s'est estompé de façon à donner origine à une sorte de locution conjonctionnelle à sens causal: *ntsína* (racine, base), *elɔkɔ* (faute), *bokóo* (riposte), *ewéla* (substantif dérivé de *-wéla* mourir pour...).

Carnoy (o.c., p. 120) range dans cette catégorie aussi les prépositions dérivées de vocables ou de groupes de mots, avec extension des sens (comme: chez, lez, fort). Dans le même sens le *lɔmɔŋɔ* fournit: *kelá* (afin que: impératif du verbe signifiant faire); *éle* (auprès de: relatif de la copule *-le* être); *tsíka* (a fortiori: impératif du verbe signifiant laisser); *áyaáká* (si: conditionnel de *-yaa* être); *wénáká* (si) conjonction qui est identique

au conditionnel de *-éna* (voir); *wêne* (deuxième personne du singulier du subjonctif du verbe *-éna* (voir) s'emploie comme conjonction pour exprimer la conséquence: de sorte que.

La troisième personne du singulier de la copule négative *áfa* sert comme particule avec un verbe conjugué pour exprimer une sorte d'étonnement, qu'on doit traduire selon les contextes, soit par « pourtant » (néerl. *immers*) soit par « n'est-ce pas? » ou comme l'affirmation d'une réalité évidente « mais voyons, mais évidemment ». Cette forme est si isolée qu'elle est souvent abrégée en *áa*. Cf. Dictionnaire et Grammaire II, p. 640.

D'autres exemples peuvent se trouver dans le Dictionnaire mentionné sous les vocables *líma*, *kitsi*, *áyaáká*, *ayaaka*, *olíka*, *owá*, et dans la Grammaire II, p. 631 et 632 et III, p. 889.

Certains substantifs sont employés comme exclamatifs avec un sens très élargi; tels que *etumba* (guerre) comme cri d'alarme en général ou même de toute surprise désagréable; *ngóya* (man) exclamation de chagrin, etc. Cf. Grammaire III, p. 893.

De même le substantif signifiant convention, rendez-vous (*elaká*) (5) s'emploie beaucoup, selon le contexte, comme préposition avec le sens de jusqu'à, ou comme particule générale pour exprimer l'indifférence du choix (n'importe qui ou quel), ou encore suivi du verbe au subjonctif, pour exprimer une nécessité ou une obligation inéluctables.

3. ECSÉMIE DÉSINDIVIDUALISANTE

Pour cette subdivision nous avons peu d'exemples. *Bngombe* désignant l'appartenance à l'ethnie Ngombe est étendu à tout étranger, et surtout aux soldats de l'Etat Indépendant, à cause de leur conduite impitoyable; cf. Dictionnaire. *Ndengesé* désigne un bambin, un mioche. Il est probable que le terme provient du nom de la tribu mongo *Ndengesé*, qui était en renommée à l'époque de leur révolte.

Nkóle se dit de tout groupe terrien qui s'est établi au bord d'une rivière et y a imité la vie des vrais Riverains; sans doute parce que des groupes de la tribu Nkóle de la Lokolo ont agi ainsi sur la Loílaka-Ruki.

(5) Dans certains dialectes mongo le sens est plus général: temps.

III. PROSSEMIE

La restriction du sens se trouve dans quelques exemples.

1. PROSSÉMIE GÉNÉRALE

Le verbe *-sála*, qui ailleurs (p.ex. Bobangi, Kikongo) signifie travailler en général, est limité en *lomongo* au travail de la terre (établir un champ ou enlever les mauvaises herbes). Le substantif *lisála* (champ) témoigne du même sens.

Actuellement l'influence du lingala s'exerce dans la direction opposée pour généraliser la signification. Le verbe *-sála* concurrence ainsi *-kamba* pour toute sorte de travail, tout comme le substantif introduit *bosála* risque de mettre en synonymie *bolemo*.

Il semble acceptable de dériver le mot *ntando* (rivière) du verbe *-tanda* étendre, *-tandema* être étendu. Le sens originel serait donc extension (d'eau). L'hypothèse est plausible si l'on se souvient qu'aucune autre langue bantoue, à notre connaissance, n'a un nom semblable pour rivière. Le mot correspondant au bantou commun existe bien dans plusieurs dialectes *mongo*, sous la forme de *njálé*, *nyáé*, *nyéé*, mais pas en *lonkundo* (6).

Le mot *ewélé*, tombé en oubli, est un terme cryptique pour désigner la chair humaine, introduit (probablement avec la coutume) de chez les Bobangi voisins où le sens est: animal ou viande, en général (7).

Dans Prov. 2502 *botoko* (jeune palmier *Elaeis*) se trouve à la place de *mbá* (fruits de palme). (Cf. Proverbes Mongo, Tervuren 1958).

Je crois que le mot *losáko* (salutation solennelle) est une application de la spécialisation à partir du verbe *-sáka* (battre). En effet, la formule orale est, pour le *nkúmú*, remplacée par le

(6) On pourrait y trouver un argument en faveur d'un séjour prolongé des ancêtres dans une région dépourvue de grandes rivières, ce qui les aurait obligés à fabriquer un terme nouveau, lorsque dans leur migration ils rencontrèrent la première rivière importante.

(7) L'emprunt a souvent une fonction enrichissante, ici comme dans d'autres langues.

battement des mains et en est parfois accompagnée. Ce semble bien être là l'origine du vocable, dont le sens général s'est spécialisé à une application particulière, puis à la formule qui l'accompagne et finalement la remplace. Le substantif *esáka*, signifiant battement des mains, témoigne aussi pour la probabilité de cette étymologie.

Du verbe *-líka* jeter, lancer, dérive, parmi d'autres, le substantif *elíka* manquement du but. C'est un cas frappant de prossémie: une seule façon de jeter étant conservée.

Ekímélá signifie originellement l'action de picorer exagérément. De fait, ce dérivé du verbe *-kíma* a le sens limité de friandise.

Eóte est dérivé de *-bóta* (produire, engendrer). De ce sens général, le substantif ne regarde qu'une sorte des choses nombreuses qui peuvent être produites. Son sens est restreint à poète, inventeur de textes rythmés, surtout destinés à la danse artistique (8).

Toute douleur cuisante se dit *eyayá*, de là ce mot est pris comme nom spécifique de la blennorrhagie.

Le mot pluriel exclusif *byongé*, signifiant corps, semble bien être un dérivé du verbe *-onga* emboîter comme dans une articulation. Le sens originel de membres articulés s'est restreint pour spécifier le corps, composé de diverses pièces emboîtées. Les termes employés par les Bakutu et certains Mbole: *'dema* ou *'dama* pointent dans la même direction, car ils sont le pluriel de *elama*, membre, partie du corps.

Le mot *boyalo* signifie étymologiquement « demeure, habitation » (verbe *-yala* être). A côté de ce sens propre le terme s'applique aussi, chez les Nkundo de l'Ouest, au cercueil tressé en lianes, et chez leurs voisins Éleku au cercueil sculpté (Dict., p. 358).

Il en va de même pour *efómba* (en relation avec le verbe *-fómbombala*) qui se dit de tout objet formé de morceaux de bois gros et larges et appliqué spécialement au cercueil anthropomorphe (Dict., p. 493).

(8) La terminaison *e* est irrégulière, en ce sens que son emploi normal désigne l'effet d'une action transitive, et non la cause. Mais cette question tombe en dehors du sujet de cette étude.

Pour les Nkundo *esaka* désigne toute sorte de récipient; pour les Bakutu c'est seulement le panier qui sert à l'écopement.

Le mot mbóle *-luka* (chercher en général) est restreint en lonkundó au sens de suspecter. Chez les Bakutu « chercher » se dit *-kemba*, qui pour les Nkundo a le sens restreint de « poursuivre pour attraper » (9).

Selon les dialectes le verbe *-tenda* signifie médire ou simplement parler. Un autre sens est s'enflammer, jaillir comme une étincelle. Il est possible que les deux sens se rattachent à la même racine et qu'il n'y ait pas simple homonymie.

Dans la région occidentale *elimo* (localement *ejimo*) est un terme de vénération généralement suivi du nom propre pour un notable, un ancien. Le sens de vieillard (en général ou infirme) donné par le Dictionnaire de Ruskin (London 1927) est une extension inconnue à l'Ouest. Les dialectes centraux appliquent le terme (avec un pluriel à préfixe *ba-*) aux juges (10).

On pourrait citer ici une comparaison avec le lingala qui emploie le mot *mampempe* emprunté au parler des Iboko et apparentés (voir E. Cambier: Essai sur la Langue Congolaise, 1891, p. 31) pour désigner toute sorte de vent. Pour les Mongo *impempe* signifie la brise particulière de la saison sèche, tandis que les autres sortes de vent se nomment *bompompo*, *eféi*, *ekumbéla*, *lokuli*.

2. PROSSÉMIE COMPLÈTE

Un exemple typique des glissements sur un éventail très large est fourni par certains termes.

a. L'habitation.

Le mot *botumbá* pour maison en général a été remplacé dans la partie méridionale des dialectes occidentaux par *ilambe*. Cependant certains groupes l'ont conservé et il a survécu partout dans l'art oral, de préférence avec le préfixe poétique *i-*. Quelques

(9) Le lonkundo a conservé les trois mots; en limitant et donc diversifiant les sens, il a enrichi son vocabulaire. La langue présente plusieurs exemples de pareil enrichissement lexical.

(10) J'ignore s'il existe un lien étymologique avec l'homonyme *elimo* (âme), terme très répandu dans le domaine bantou avec des sens plus ou moins annexes.

sous-groupes emploient *botúmbá* comme synonyme de *bɛlé* (ci-après). Au centre la variante phonétique 'dɔmɛ s'applique uniquement aux huttes provisoires des campements.

Le terme *bɛlé* ou *bɛléé* se dit, selon les dialectes, soit de la maison (ou partie) ouverte servant de cuisine où l'on se tient durant le jour, soit de grande maison en général. Au Nord-Est ce terme a été noté avec le sens d'espace derrière la maison (cf. plus loin *bakusa*).

Selon les dialectes, *loulú* (et ses variantes phonétiques) désigne la chambre-à-coucher en contraste avec *bɛlé* ou *botúmbá*, ou bien la maison en général. Ailleurs on entend l'opposition *loulú* maison en général, *botúmbá* cuisine ouverte, 'tsína (base) chambre-à-coucher. Ou encore: *eyáma* maison ou résidence en général, *botúmbá* cuisine ouverte, *loulú* chambre-à-coucher.

b. *Arbre.*

Dans de nombreux dialectes le mot *botámbá* (arbre) a remplacé *boté* (cf. plus loin VII. 5) qui est alors conservé avec le sens de médicament (normalement d'extraction végétale) et, ensuite, de pratique thérapeutique ou magique en général. Avec le préfixe *i-* il a survécu encore dans l'art oral.

Dans le Nord on emploie aussi *nganja* (néologisme?) qui dans le Sud signifie uniquement bâton.

Les dialectes orientaux appellent un arbre: *bosóngó*, mot qui à l'Ouest désigne un bâtonnet, une brochette.

Certains des dialectes qui ont conservé *boté* pour arbre, comme les Bosaka, ou qui emploient *bosóngó*, entendent par *botámbá* un arbre couché qui, à l'Ouest, est désigné par *bɛkɛka* (cf. *ɛkɛka* grosse branche).

c. *Bananeraie.*

La bananeraie, toujours située immédiatement derrière l'habitation, se nomme *mpoku* dans la plupart des dialectes, mais les Ilongo, les Ekota et les Boli l'appellent *bakusa*, mot qui à l'Ouest désigne l'espace derrière la maison.

Dans quelques dialectes (Bombóle, Iyembɛ) j'ai noté la variante locale de *jala* que d'autres dialectes (région de l'Ikelemba, Mongo

du N.E., Bosaka) réservent à la fosse d'aisance (pour laquelle j'ai noté aussi *bakusa* chez les Ngelewa et les Lolingo).

De même pour les Bakutu *iuté* désigne la place derrière la maison, alors que pour les Nkundo ce mot signifie fosse d'aisance. La localisation rend aisément compte de ces glissements.

d. *Aliment.*

Un curieux exemple de diversification du sens qui peut causer de graves équivoques est constitué par l'emploi dialectal des mots *eléwá*, *eléwá* et *bofambe*. Chez les Injlo de la Loilaka *eléwá* signifie aliment carné, tandis que pour les Ekonda et dans la région de l'Ikelemba il indique les féculants (surtout manioc) qu'on mange avec le poisson ou la viande. Pour ce dernier sens les Injlo cités, tout comme les Bombwanja, emploient le mot *eléwá* qui pour d'autres, comme dans les environs de Bokuma et de Bokote, désigne toute sorte d'aliment, conformément à l'étymologie. D'autre part *bofambe* signifie aliment d'origine animale partout dans le Sud de la zone occidentale, tandis que au Nord on l'applique à toute sorte de nourriture.

e. *Maladie-Mort.*

Le mot *nkánga* (ou *nkángi*) signifie selon les dialectes: maladie (Ouest) ou douleur (Nkwê, 151). Pour les Bakutu *nyonyi* signifie douleur, ailleurs: maladie, ailleurs encore mort (Ekonda, S. Mbole, Boli, Ikongo, souvent aussi dans certaines expressions figées du lonkundo). Certains dialectes (S. Mbole, Bongando) désignent la maladie par le mot *wále* qui ailleurs signifie ulcère.

f. *Forêt.*

Les mots *bokonda* et *ngonda* (cf. plus loin VII. 4) signifiant forêt sont remplacés par *esanga* chez les Bakutu, pour lesquels *ngonda* est réservé au champ. Pour les dialectes Occidentaux *esanga* désigne la forêt traversée par le sentier reliant deux villages. Pour les Bobangi et les Ngombe ce même vocable désigne une île (boisée, dans cette région). Un vestige de ce dernier sens peut se voir dans le nom de deux îles en aval de Bokuma: Esangitáfe et Esangankombo, provenant sans doute de l'ancien dialecte des Elinga de la région.

g. *Champ.*

Prenons comme dernier exemple le nom donné au champ de manioc, la seule sorte de champ connue depuis l'introduction de cette plante, la bananeraie et la cannaie portant des noms spécifiques. De nombreux dialectes (e.a. Nord, Ouest, Est) l'appellent *lisála* (en rapport manifeste avec le verbe *-sála* pour les travaux de la terre, cf. ci-devant n° 1). Les Mbole septentrionaux, les Bakutu, les Ekonda, et les dialectes de la Lkenye le nomment *ngonda*, mot qui dans les dialectes occidentaux désigne la forêt (c'est dans la forêt que les champs s'établissent nécessairement). Les Bolia et les Ntomba-Ndongo disent *bolemo* qui signifie travail dans presque tous les dialectes (11). Le terme *éli* ou *ebéli* du losikongo (12) (Ndengese 'beji') rappelle *éli* des dialectes occidentaux pour un champ de canne à sucre (et pareils) (13).

h. *Conclusion.*

Un dictionnaire qui fait suivre chaque vocable d'une quantité raisonnable d'applications dans divers contextes permet de se former une idée de la connotation complète des vocables et donc de l'éventail des glissements dans la signification. Ainsi dans le Dictionnaire lmongo cité on trouve e.a. (sauf erreurs possibles à cause d'homonymie latente): *amba* (accepter, accueillir, admettre, recevoir, répondre, seconder); *ánga* (ébaucher, faire un projet, dresser un plan, créer); *áta* (fendre, déchirer, scier, partager, diviser); *báka* (attacher, fixer, appliquer, assigner, déterminer, exécuter, préciser, spécifier, témoigner, se diriger, observer une loi, prévenir, survenir, s'enraciner); *bamba* (joindre, unir, associer, allier, ajouter, cumuler, inclure, faire du feu); *báta* (acquérir, posséder, rattraper, avoir); *béla* (tirer, aspirer, amener, attirer, refluer, provoquer, héler, appeler); *bendama* (se retirer, se réfugier, s'embusquer); *bétama* (se coucher, loger, se coaguler); *bétola* (réveiller, relever, restaurer, rétablir, remettre en état); *bíka* (vivre, exister, guérir, être sauvé); *bóla* (casser, enfoncer,

(11) Comparez *budimi* des Baluba.

(12) Cf. Bobangi *ebeli*.

(13) Le Dictionnaire Français de Mgr. Hagendorens (1956) donne *édi*; à côté de *ekambé* en relation manifeste avec le verbe *-kamba* (travailler) répandu à travers le domaine Mongo. Le troisième terme noté *mbilú* rappelle le nkundo *bombilo* incendie de la forêt abattue pour l'établissement d'un champ.

fracturer, effondrer, foncer à travers, frapper, manifester, rendre public); *bómba* (éclabousser, paver, revêtir, embouer, construire un tertre); *bonda* (ébaucher, concrétifier, former des blocs, inférer); *bóta* (engendrer, pondre, produire, causer, inventer). On pourrait continuer ainsi à compiler le dictionnaire, mais ces exemples suffisent pour donner une idée générale de la situation.

IV. PERISEMIE

Le transfert d'une notion substantielle à une autre qui lui est connexe (comme *bourse* pour l'argent qui est dedans) se constate aussi en lɔmɔŋgɔ.

1. PÉRISÉMIE PARTITIVE

Voici des cas où les deux sens coexistent selon les contextes: *istí* foyer ou famille; *mbonga* creux de la base d'un fer de lance ou la lance entière (Prov. 1649); *ilɔmbɛ* maison ou personnes habitant cette maison; *injanja* zinc, fer blanc ou tôle métallique ou maison couverte de ces tôles (cf. plus loin V).

2. PÉRISÉMIE COEXTENSIVE

Cette sorte de périsémié couvre l'échange de significations entre notions contiguës: Ainsi *boloi* assemblée; groupe: personnes assemblées; *mbela* huilerie: huile (cf. Prov. 1607); *etéko* geste obscène: geste d'attaque (Prov. 940); *nsákambá* façon de porter sur l'épaule et sous l'aisselle: fourragère militaire; *baíso bɔmbɔmba* les yeux tombent de sommeil, mais l'action est faite par les paupières *ntíkí*.

Notons encore *loóko* (sol) qui se dit couramment du chef d'un groupement autonome propriétaire du patrimoine foncier. L'expression plus explicite rend compte de l'évolution sémantique: *bonto óa looko*: l'homme du sol.

Des glissements de sens s'observent entre les noms des astres et leur effet sur la terre: *Jéfa* (soleil) se dit aussi pour jour, de même que l'autre mot dialectal *wíná* (et ses variantes phonétiques) et *wáné* (lumière solaire). *Wéli* (clair de lune) se dit aussi pour la lune elle-même (*nsóngé*).

3. PÉRISÉMIE ANTONYMIQUE

Le français « chasser » est un bon exemple de l'opposition de significations. On peut citer de même le nkundo *-íta* qui signifie

d'un côté: chasser pour mettre en fuite, et de l'autre côté; 1° aller à la recherche de produits en forêt (pas pour la chasse aux animaux comme en français!), 2° aller réclamer une créance, 3° aller se venger.

Voici un autre cas. Le verbe *-suka* veut dire: prendre parti contre quelqu'un. Avec le complément d'objet *bolemo* (travail) il signifie aider au travail, collaborer. Cela pourrait se comprendre comme prendre parti contre le travail, donc aider le travailleur. Mais avec le suffixe *y*, donc *-suky-* le sens est nettement aider. Le substantif *isukí* s'entend dans l'un ou l'autre sens, selon le contexte.

Pareille opposition entre sens actif et sens passif se trouve encore dans un cas comme le verbe *-kánga* (sécher complètement). On le dit pour les plantes dont la rosée sèche au soleil, mais on l'applique aussi, par une sorte de renversement, au soleil: *jéfa jòkánga* le soleil est séché, c'est-à-dire: il est monté si haut qu'il a séché l'eau se trouvant sur les plantes.

On pourrait rapprocher ici le substantif *boómba* tombeau. En supposant comme tout semble l'indiquer, qu'il dérive du verbe *-bómba* (façonner, modeler en argile) nous avons une opposition entre la tombe-fosse et le tertre qui la couvre.

Signalons encore le mot *etsíma* étang. Malgré le rapport étymologique manifeste avec le verbe *-tsíma* creuser, le substantif désigne un étang naturel, non creusé, contrairement à *etóko* puits creusé (en rapport avec *-tóka* puiser). L'étymologie *etsíma* < *-tsíma* se trouve déjà dans le bantou commun. En l'mongo on pourrait établir aussi un rapport du substantif et l'emploi intransitif du verbe (se creuser) et donc comprendre un endroit qui s'est creusé par l'infiltration des eaux.

Le verbe *-kátola* est le réversif du radical *-kát-* (tenir, maintenir) et signifie donc proprement: faire lâcher la prise. Or il s'emploie normalement dans le sens de: arracher à la prise. Dans le sens originel c'est la prise, la griffe qui est le complément d'objet direct; dans le second sens cette fonction revient à la personne qui est ainsi libérée.

Un cas très particulier est le verbe *-ókamela*, dérivé de *-óka* (sentir, entendre) avec le sens de « faire la sourde oreille à quelqu'un ». Cette personne est le complément d'objet direct. Le sens est donc transitif malgré le suffixe *-am-* du passif. Cela ne pose

pas de problème spécial, car le *lɔmɔŋgɔ*, tout comme le latin, possède un grand nombre de verbes déponents. Quoique dans cet exemple l'application soit passablement étrange. Le suffixe *-el-* est ainsi normal à côté du dérivé *-ókel-* (obéir). Ce qui est bizarre c'est l'opposition: entendre et ne pas vouloir entendre, opposition non exprimée dans la forme.

Citons encore *iléngéyá* qui signifie lésinerie en rapport avec le verbe *-lénga* (et dérivés) diminuer. Or les Ekonda voisins lui donnent le sens contraire d'exagération. Evidemment se rapprochement se base sur l'hypothèse de l'origine commune dans les deux dialectes.

Enfin un transfert de sens avec une sorte de confusion ne saurait étonner entre les termes servant à désigner la main et le pied. Tous les dialectes *mɔŋgɔ* nomment la main: *likata* ou *likasa* (*t* et *s* sont interchangeables dans plusieurs parlers bantous) et le pied: *likáká*. Or pour le premier membre les Baloi disent *ntsei* (terme qui pour les Bobangi désigne les doigts, cf. *mɔŋgɔ bosai* ou *bɔsei*). A Bolobo (selon Whitehead o.c., p. 355) *likaka* désigne la main, quoique les autres Bobangi disent exactement comme les *Mɔŋgɔ*: *likata*.

4. PÉRISÉMIE CIRCONSTANCIELLE

Le changement de sens par le moyen d'une circonstance concomitante se manifeste dans les exemples suivants.

Lókíla signifiait ongle se dit aussi pour écriture.

L'expression *-tɔmba lisekɔ* veut dire littéralement: épier le cri de l'écureuil, mais de fait on épie le serpent attiré par ce cri.

Le verbe *-sɪywa* appliqué p.ex. aux habits signifie être sali, parce qu'on est tombé, dans la boue, ce qui est le sens primitif du mot.

Dans le Prov. 2117 le verbe *-funja* (pillier) signifie le grand bruit fait comme à un pillage.

Dans le Prov. 939 *jémbó* (étang ovale) se dit pour les grenouilles qui s'y tiennent.

Le transfert de sens à partir du temps se trouve dans l'emploi de *boje* (saison des chenilles) pour chenille, dans diverses expressions (cf. Dictionnaire et Prov. 517).

Un certain piège se nomme *ekka* (branche) parce qu'il ne se pose que dans les grosses branches des arbres.

Je pense qu'on peut citer ici le mot *lɔkɛngɔ* (rasoir) que les Bakutu appliquent aussi au tatouage dans la variante phonétique *lɔkyɔngɔ*.

Il me semble qu'on peut rappeler ici les mots rattachés à la racine *-óm*. Le verbe *-óma* se dit pour respirer, haléner, pauser, se reposer, chômer. Le substantif *jómo* signifie seulement repos, pause. Le substantif *mpóma* n'a que le sens de respiration ou d'halène, souffle. Le substantif *lómo* s'applique à l'halètement et surtout à la hâte — qui s'accompagne normalement d'halètement; dans certains dialectes aussi à l'halène. Enfin les verbes dérivés *-yómotana* et *-yómitana* signifient haleter, panteler, épouffer.

5. PÉRISÉMIE EMBLÉMATIQUE

Pour le transfert du sens du signe ou de l'emblème au signifié il y a quelques exemples.

-búnela bonto lɛnge (briser pour quelqu'un un éclat de palme) veut dire: donner un avertissement solennel (cf. Dictionnaire p. 1271).

-téna bofofó (couper une nervure sèche de feuille de bananier) signifie: donner décharge, liquider une affaire.

-inoja (faire passer en dessous) s'emploie au figuré pour pardonner, parce que le geste de passer en dessous de la jambe de quelqu'un est le symbole de la soumission, d'où découle le pardon.

-sunamela (s'incliner vers quelqu'un) se comprend comme outrage grave, parce que s'incliner devant quelqu'un peut se faire aussi en lui montrant le derrière.

Le *bonsaswá* (balai chasse-mouches) est l'insigne du pouvoir judiciaire. D'où l'application: 1° au juge d'instruction; 2° au maître de cérémonie; 3° aux frais de justice (au pluriel).

Le mot *étóo* signifie proprement l'habit masculin fait d'un morceau de tissu en naphia passé entre les jambes en forme de culotte retenue par la ceinture. Il est étendu à toute culotte ancestrale,

quelle qu'en soit la matière, et dans une autre direction à tout tissu en raphia. Actuellement on lui donne encore le sens de toute sorte de tissu, même européen, ainsi qu'aux vêtements en général.

Comme à partir du sens primordial *etoo* est le signe d'un être humain de sexe masculin, on applique le même vocable à la lignée descendant de l'ancêtre par l'intermédiaire des hommes, par opposition à *jomoto* qui désigne la descendance par l'intermédiaire d'une fille.

Enfin le même mot se dit encore de la virilité, qu'on désigne plutôt par un dérivé au préfixe *lo*.

Le verbe *-kinga* signifie culminer, puis: être adulte. De là il se dit aussi du bruit fait par certains singes, parce qu'ils ne peuvent le produire que quand ils sont adultes.

Enfin un néologisme: *-kola balia* pour recevoir le baptême. *Balia* vient du latin Maria, et signifie chapelet, à cause des grains auxquels on dit des Ave-Maria. D'où l'extension: prendre le chapelet: recevoir le baptême catholique.

6. PÉRISÉMIE PRÉGNANTE

Par ce terme on entend les cas où l'irradiation du sens porte sur la conséquence habituelle. Citons: *ntswa* (entrer) pour: aller dormir, ou encore, avec un complément d'objet direct: aimer quelqu'un éperdument ou le connaître à fond; *bétswa* se lever, pour le réveil; *-óla* sortir et *-kyêla* poindre pour le lever matinal: *-kembola* explorer veut dire: chercher, si le complément d'objet est fruits de palme (voir ci-dessus III pour les rapports possibles avec *-kemba*).

L'expression *-fénd'ofoso* (enjamber l'entrée de la maison) signifie au figuré: « voler de ses propres ailes », parce que pour faire cette action l'enfant doit avoir atteint un certain développement.

Le substantif *jóme* (bravoure, magnanimité) est en rapport manifeste avec *bóme* (mari).

Le verbe *-kalema* qui signifie proprement: porter la poitrine vers le haut, s'emploie couramment pour: être couché sur le dos, voire pour: être mort (car le mort est normalement étendu sur le dos).

Le verbe *-lela* veut dire pleurer, mais se dit aussi beaucoup pour désirer ardemment.

A signaler encore que le pluriel *nkónyi* (bûches) signifie aussi feu ou foyer dans certains dialectes de la Lomela.

Le verbe *-ima* signifie murmurer (prononcer comme la nasale *m* sans ouvrir les lèvres) intransitivement ou transitivement; de là *-imela* bruire comme p.ex. les termites et au figuré: être content; *-imeja* agréer, consentir, approuver; *-imola* maugréer; *-imisana* marmonner, grommeler; et les divers substantifs avec des sens similaires, plus *baimísá* fredonnement.

Le *lómongo* présente de nombreux exemples où le nom de l'organe est employé pour désigner la faculté, surtout comme superlatif: *liso* (œil) pour vue, *litói* (oreille) pour ouïe, *jólo* (nez) pour flair, *bomwa* (bouche) pour parole ou pour « gueule », *lókíla* (ongle) pour écriture (cf. ci-dessus n° 4).

Ou bien le nom des membres sert à désigner la personne qui excelle dans son emploi, en bien ou en mal: *lókó* (bras) voleur, *lokolo* (jambe) grand marcheur, *bolóko* (cœur) grand voleur, surtout cleptomane.

Ce pourrait être ici le lieu de citer le cas de *likunjú* = *likundú*. Ce mot s'emploie pour plusieurs concepts. Le sens primordial semble être estomac. Mais par extension il désigne aussi le ventre, comme dans *εεfé ndá likunjú*: mal au ventre, *bansá kunjú* bas-ventre, *-kwé l'akunjú*: tomber à plat ventre. Parlant d'une femme le mot signifie aussi grossesse. Au figuré il désigne la famille ou la progéniture. Mais l'extension la plus intéressante est à la sorcellerie au sens propre. Dire d'un homme qu'il a un *likunjú* c'est l'accuser de sorcellerie naturelle, innée, dont la preuve péremptoire est la présence d'un estomac manifesté dans l'autopsie, puisque un homme normal n'a pas d'estomac comme l'ont les bêtes (cf. Les Mongo, Aperçu Général, Tervuren 1961, p. 52).

Il est intéressant de faire la comparaison avec certaines langues voisines. Pour les Batetela seul les sens d'estomac et de ventre sont signalés. Chez les Bobangi et chez les Ngombé le sens d'estomac est étendu à la sorcellerie comme chez les Mongo. La situation est semblable chez les Ngbandi (peuple non-bantou) pour le vocable manifestement identique: *kundú*.

Pour les Boloki du Grand Fleuve J.H. Weeks donne la même signification de sorcellerie innée ajoutant que le sens « littéral »

est « adresse extraordinaire, puissance secrète » (Among Congo Cannibals, London 1913, p. 315) (14). Le Vocabulaire « Lingala » des missionnaires de Scheut (Turnhout s.d.) n'en diffère pas, mais ajoute le sens d'estomac (15).

(14) Cf. aussi la description détaillée par le P. Cambier, dans *Miss. Chine Congo I* (1891), p. 414, citée dans C. Van Overbergh: *Les Bangala* (1907), p. 285.

(15) De fait ce vocabulaire est un mélange de divers dialectes de la région de la Ngiri.

V. APOSEMIE

Comme le dit Carnoy (o.c., p. 171) ce procédé trouve son application en français surtout dans la dérivation, au moyen de suffixes, de noms de professions, d'arbres fruitiers, etc. Pour le *lòmngò* il faudrait donc citer ici les noms des chenilles comestibles (tirant leur nom de la plante nourricière), les couleurs (selon la matière qui les fournit), les fruits (noms dérivés de l'arbre et non inversement comme en français).

La langue se contente aussi « de faire passer le nom même d'un concept à l'idée qu'on lui rapporte sans changer ce mot » (o.c., p. 173). Voici quelques applications de ce procédé.

Le nom donné au laiton est probablement inspiré du nom de l'ethnie qui a été l'intermédiaire pour l'introduction de ce métal: *kíngí*.

Deux pièces d'habillement modernes *ákalá* (blouse) et *popó* (jupe serrée à la taille) rappellent les localités: Accra (Ghana) et Popo (Dahomey).

De même la banane *Musa sinensis* est nommée *mpótó* (Europe).

Je ne connais aucun objet ancien portant le nom de son origine.

La tradition raconte que le minerai de fer, qui a dû être abondant dans la région de Mbandaka, y a été extrait et fondu par la tribu des *Losakanyi* qui habite actuellement à l'intérieur de Ilebo (Irebu) et Ngombe sur le Fleuve. C'est de là que dérive le mot *besakanyi* appliqué aux scories qui se trouvent un peu partout dans cette contrée.

Si certains noms de couleurs sont formés par dérivation, d'autres conservent tel quel le nom de la matière, tout comme le français rose, pourpre, mauve, orange, citron, etc. Le *lòmngò*, pauvre en noms de couleurs, en a pourtant quelques-uns dans cette catégorie: *ngóla* (rouge), *longonda* (mauve), *lókóká* (carmin): cf. ma communication sur ce thème dans le *Bulletin des séances de l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer* (1969-2, p. 236).

Comme exemples de l'aposemie de la matière citons: *injanja* (tôle métallique) bateau, (cf. aussi IV. 1); *biliki* (brique) mai-

son en briques; *ndele* (tuiles végétales) maison couverte de ces tuiles; *ibáyá* (planche) cercueil moderne; *bongongo* (pétiole de palme), canne de pêche; *bolaká* (arbre *Symphonia*) pirogue; *lokokó* (jeune forêt de *Raphia gentilii*) charpente de toit, faite en matériaux qui en proviennent.

Pour l'aposémie « inessive » où un être reçoit le nom de l'élément qu'il porte en lui et le rend intéressant, citons quelques exemples.

Le contenant sert à désigner le contenu dans l'usage fréquent du mot *mpoké* (pot) pour ce qu'il contient. On dit: le pot brûle, le pot est arrivé à point, etc.

Dans une autre direction on dit *bakata* (les mains) pour la façon de cuisiner.

Et encore: *nguwa* (bouclier) pour le guerrier qui tient un bouclier (par extension aussi: brave). De même les guerriers armés d'arc et de flèches sont nommés *bakulá* (flèches) ou *bengángo* (arcs).

A la chasse collective ceux qui sont préposés aux filets s'appellent *bejánga* (filets).

VI. AMPHISEMIE

Carnoy (o.c. 181) propose ce terme pour « le transfert de signification qui se produit entre une activité ou une abstraction, et l'une quelconque des notions associées avec elle ». Comme exemples du français il cite des mots à double sens comme *potion* (action ou breuvage), *fortification* (action ou ouvrage), ainsi que des mots où l'action a fait place à un autre sens, comme *prison* et *nourrisson*.

La signification concrète concerne l'agent dans des mots français comme *témoin*, *entourage*, etc. et en lómngó: *yenjwelo*: action de passer derrière, puis ressource ou refuge, enfin personne où l'on peut trouver refuge ou secours; *mbenda* (asile ou personne); *etálo* (spectacle et spectateurs); *iténekelo* (conseiller); *bolifo* (action de fermer) personne qui peut empêcher le succès des entreprises, *lisoló* conversation ou fiancée; *bólkéle* (action d'envoûter ou pouvoir d'ensorcellement); *bónékelo* (action ou endroit de défécation).

Le sens transféré à l'objet se trouve en: *boóta* (proprement: acte d'engendrer) progéniture, produit; et dans *ékímélá* picorement exagéré ou friandise (cf. ci-dessus III).

Pour le transfert au moyen notons, outre *yenjwelo* (ressource) déjà cité: *bókémbelako* (parure). Dans certains dialectes *bolemo* (travail) se dit aussi pour outil.

Comme exemples du transfert au résultat citons: *lólímbo* (demande) pour ce qui est demandé. Ainsi que les suivants où les deux sens coexistent: *bolemo* (travail et possessions, biens), *mpela* (eaux) hautes et inondation).

Le rapport entre cause et effet se trouve fréquemment en lómngó, non pas que le mot lui-même n'ait que l'une des deux significations, mais qu'il s'entend dans l'un ou l'autre sens selon le contexte. La cause est décrite comme si elle avait elle-même la qualité qu'elle produit dans une autre entité: *bolemo bóné lotukú móngó* ce travail est grande fatigue, *lkendo ju'iwá* un voyage de mort, c.-à-d. mortellement dangereux, *ilímbe wífifi ngáé* la

maison est très suffocation, *ióngo yă Bokúma mpóma* le port de Bokuma est halètement, *bǝmá w'iwá* une peur mortelle.

Le rapport de sens actif-passif vu plus haut (IV. 3) pourrait se traiter aussi ici.

Les cas de l'amphisémie de la qualité sont fort nombreux. Souvent le substantif qualificatif est appliqué à l'être qui en est pourvu. Ainsi *bolifo* (pouvoir magico-religieux d'empêcher le succès) est aussi la personne qui a ce pouvoir.

Lifokú signifie belle femme ou beauté féminine. *Loóko* signifie 1° sol, 2° autorité clanique, 3° personne ayant cette autorité, 4° dialectalement: clairvoyance ou personne qui possède ce pouvoir.

VII. ANTISEMIE

Après avoir examiné les changements de notions exprimées par le même vocable, voyons maintenant si le *bmɔŋgɔ* nous fournit aussi des exemples de l'influence des notions nommées les unes sur les autres. En effet, « Les mots persistent vis-à-vis l'un de l'autre, tout en subissant des modifications de sens en s'affectant réciproquement » (o.c., p. 190).

1. MOTS OPPOSÉS

Les sens des mots s'établissent ou se confirment par opposition avec d'autres. Voyez le sens du mot « peuple » d'après qu'il est opposé à gouvernement, bourgeoisie, noblesse, etc. (o.c., p. 191). Appliquons cela au *bmɔŋgɔ*.

Selon le cas *bóme* peut signifier mari opposé à épouse, ou mâle opposé à femelle.

Bonto peut désigner un être humain, ou un être en général, ou un esclave.

Boóto signifie soit la parenté par le sang, soit la paix en général, situation comparable à l'état qui règne normalement entre parents.

Les idées qui s'opposent comme des pôles contraires sont souvent formulées dans des expressions figées, nommées « polaires »: tôt ou tard, etc. Le *bmɔŋgɔ* a *wáji l'óme*: épouse et mari, *bínǝju la mpaka* jeune et vieux (tous), *bansé l'aliko* bas et haut (tout), *bokúné l'otómóló* puiné et aîné, (semblables quoique différents), *eóto l'ɛndɔ* parent proche et éloigné (tous les parents), *wáné l'otswó* jour et nuit (toujours), *bɔŋgi l'etula* (riche et pauvre: tous).

Par contre il ne me semble guère possible de retracer en *bmɔŋgɔ* la concurrence entre les mots grâce à ce contraste. Car c'est là avant-tout une question de nature proprement historique.

2. NOUVEAUX MOTS

« La pénétration d'un nouveau mot dans le vocabulaire a des répercussions sur les mots préexistants dont le sens, par contraste antisémique, se modifie de façon à constituer une distinction plus nette avec la signification du nouveau venu » (o.c., p. 195).

C'est ainsi que l'emprunt à d'autres parlers est un enrichissement incontestable. L'exemple historique de l'anglais est pour ce point particulièrement instructif.

Pour le *bmongo* l'histoire est bien trop courte pour fournir ici beaucoup de matériaux. Ainsi des nouveaux termes employés très communément, voire totalement intégrés n'ont pas (encore) donné lieu à des transformations sémantiques. Ainsi *njelá* (chemin), *ndáko* (maison), *mpembéni* (côté), *njeté* (arbre), *ntángo* (temps), *ebelé* (abondance), *bobimba* (entier), *ndámbo* (partie), *ebale* (rivière), *lopángo* (clôture), *nkámbo* (ceinturon), *batsítsi* (herbes), *pɔtɔpɔtɔ* (boue), *bombále* (dette), et les verbes *-támbo* (marcher), *-sukola* (laver), *-koma* (écrire), *-tánga* (compter, lire), *-kíma* (chasser), *-bótɔla* (ravir), *-pima* (mesurer), *-pɔna* (élire), etc. Ces mots coexistent avec les autochtones *mbóka*, *ilɔmbe* ou *botúmbá*, *bompémpé*, *boté* ou *botámbo*, *ekeké*, *linyenga*, *bonkúnjú*, *etate*, *ntando*, *nyongo*, *loáláká*, *bonsenge*, *beyau*, *basáfá*, *-kendi*, *-sol*, *-kɔt*, *-band*, *-it*, *fɔnɔl*, *-ej*, *-son*.

L'absence de transformations sémantiques est d'autant plus remarquable que quelques-uns de ces vocables sont intégrés à tel point qu'ils ont donné naissance à des dérivés (tels sont *-támbo* (marcher) et *-sukola* (laver)) et que certains autres prêtent à de sérieuses équivoques, comme *-kíma* introduit (chasser) et *-kíma* autochtone (suivre).

Cependant des glissements pourraient se manifester. Ainsi pour « horloge, montre » seul le mot introduit *ntángo* est employé.

De même, le mot indigène *-tánga* (opiner) pouvait entrer en concurrence avec l'homonyme importé pour compter, lire.

Il y a quand même déjà un début de réajustement des sens en cours.

Le sens ancien de *bɔkɔlɔ* est soir. Pour le « lingala » il signifie jour. Déjà un glissement se fait sentir en ce que le sens introduit est fréquemment usité, ce qui a pour effet une équivoque

qui ne pourra bien être évitée que par l'admission, déjà en cours, de *mpókwa* pour soir.

Un autre exemple est fourni par les noms importés pour la banane. Anciennement toutes les sortes avaient comme nom commun *linkəndə* ou *linkə*. Le « lingala » a introduit *likemba* pour la banane de cuisine (plantain) et *etabi* pour la banane mangée comme fruit (16). Cette distinction commence à se répandre dans le *bmongo*. En même temps une autre différenciation se fait jour: *linkəndə* se limitant aux plantains, tandis que les variétés destinées à être consommées à l'état cru sont alors appelées *etabi*.

Citons encore comme dernier exemple le verbe bobangi -lingala -*loba* qui signifie: parler ou dire, l'action que le *bmongo* rend par deux mots, respectivement -*téfela* et -*sanga*. Le vocable étranger est admis avec le sens spécial de: accuser, dénoncer, concurrençant ainsi l'autochtone -*sóla*. Il est si bien accepté qu'il a même donné naissance à des substantifs dérivés.

Dans la direction opposée à la précision, est le nivellement qui se manifeste p.ex. sous l'influence du lingala; l'absence de distinction entre bras et main, entre jambe et pied se fait sentir en *bmongo*, d'autant plus que les mots sont identiques dans les deux langues (*lbíke*, *lokolo*).

3. COMPARAISON LINGUISTIQUE

La comparaison entre les langues pourrait fournir d'autres exemples de ce procédé. Mais pour cela la documentation n'est pas assez abondante et, surtout, pas assez sûre. Les vocabulaires ne donnent souvent qu'une série indistincte de sens peu précis. Les tentatives faites p.ex. pour le Bobangi avec le livre de Whitehead cité au début ont donné peu de résultats. Pour les mots semblables dans les deux langues, ou bien les sens ne diffèrent pas de part et d'autre, ou bien les traductions données sont trop nombreuses et donc trop vagues. Cependant notons quelques mots à préfixe *e*; la première signification étant celle donnée par le dictionnaire cité, la seconde celle du *bmongo*: *elangi* (téméraire - astucieux), *elembo* (signe - partie du corps), *elonga* (acquittement - victoire

(16) A remarquer que les variétés communément consommées à l'état cru sont d'introduction plus ou moins récente.

en général), *elungú* (endroit chaud - chaleur), *esanga* (grande île - forêt entre deux villages), *esíká* (petite île - endroit).

Le dictionnaire cité du P.N. Rood fournit les cas suivants: *-ána* (étendre - mettre au soleil); *ángala* (irascibilité - chaleur; irascibilité); *-ása* (désirer ardemment - béer la bouche); *-bala* (parler - compter); *-bánda* (maintenir - ligoter); *-boma* (frapper - tuer); *bosó* (face - devant); *botái* (chasse collective - filet de chasse); *botubu* (dévaine - épouse méprisée); *dáká* (bruit - *lóláká* langage); *eka* (objet, chose - instrument de musique); *ekéko* (branche morte - branche); *ekomba* (veuve enceinte - femme stérile); *elembo* (grand morceau - partie du corps); *elólókó* (bavardage - orgueil); *epéi* (rafale - *eféi* brise); *epoyá* (image - espace); *epulu* (fraude - *empulu* mensonge); *esanga* (île - forêt entre deux villages); *esélé* (apprentis - *esélé* hutte); *esiké* (exemple - *losiké* signe); *etalango* (pont - échelle); *etji* (fauve en captivité - solitaire); *kóto* (adresse - ordre); *-kírlo* (réfléchir, être habile - comprendre); *-kúmea* (honorer - glorifier); *-lambasana* (être plat - se répandre); *-lángá* (compter - *tángá* opiner); *libakú* (inégalité - achoppement); *limeko* (voix basse - gémissement); *litándá* (but, raison - phrase); *lokéi* (espoir - chagrin); *-longoja* (expliquer - reconnaître); *madibá* (eau - *bojibá* cours d'eau); *monínga* (frère, sœur - *boníngá* compagnon); *mompanjé* (poitrine - *lofanjé* côté); *mwáno* (décision - menace); *ngomo* (danse - tambour de danse); *pambá* (précis - évident); *-sása* (cesser - imposer silence); *-sombola* (faire son entrée - accueillir); *-sásló* (expliquer - discriminer); *-támba* (s'embarquer - sauter); *wamba* (rixe - provocation).

A côté de ces 44 mots, le dictionnaire compulsé donne approximativement 725 autres vocables sémantiquement communs aux Ngombe et aux Mongo, en négligeant évidemment les divergences phonétiques régulières entre les deux langues et ne tenant pas compte des noms spécifiques des végétaux et des animaux.

Dans leur majorité les dictionnaires existant au Zaïre sont loin d'être complets. Cependant un ouvrage comme celui du P. Rood fournit déjà de précieux éléments pour la sémantique sur la base de deux langues sœurs.

La thèse de licence de mon confrère A. De Rop intitulée *Vergelijkende Klankleer van het Lomongo* (Leuven 1953) (Une traduction de ce mémoire a été publiée sous le titre de « *Éléments de phonétique historique du Lomongo* » dans les *Studia Universitatis*

« Lovanium » Fac. Phil. Let., Léopoldville 1958), donne 257 racines du bantou commun retrouvées dans le *lɔmɔŋɔ* (je soustrais 2 racines que je considère comme impropres). Dans cette quantité seules 22 racines présentent un glissement de sens (celui donné par les auteurs vient en premier lieu, le sens en *lɔmɔŋɔ* en second lieu): *badi* cicatrice - tache de dermatose, *benga* pousser devant soi - faire la chasse, *daka* mâchoire, voix - langage, *dege* oiseau - oiseau tisserin, *dimo* Dieu, esprit - âme, *dodo* bile - amertume, *dɔ* temps de se coucher - sommeil, *ganda* place familiale - campement, *gɛda* luire - devenir clair, *goeda* prendre - prendre pour quelqu'un, *gomba* clôturer avec des buissons - fermer, clôturer, *gɔdi* corde - liane, *gɔŋga* écumer - filtrer, *gɔtɔ* feu - foyer, *kona* gratter, semer - planter, *kɔkɔ* croûte - escarre, *kumba* cerner, embrasser - saisir, *pigɔ* rein - foie, *saka* chasser - pêcher, *sanga* désert - forêt entre deux villages, *tenda* couper rond - affiner, *toa* piler - peler.

4. DOUBLETS

« Des causes phonétiques peuvent donner à un même mot deux formes différentes » (o.c., p. 198). Ce changement dans la forme ne cause pas automatiquement une différence de sens. Cependant les cas où le changement formel s'accompagne d'une évolution sémantique sont nombreux dans les langues, comme en français plier et ployer, chaire et chaise, cou et col, etc.

En *lɔmɔŋɔ* aussi nous trouvons pareils doublets. La chute de *k* initiale du radical est fréquente en *lɔmɔŋɔ*, en comparaison avec d'autres langues bantoues et avec le « bantou commun ». Le phénomène se constate aussi entre les divers dialectes mongo. Le même mot se présente tantôt avec, tantôt sans cette consonne, le sens demeurant inchangé (cf. Grammaire citée I., p. 93).

Là-dessus on peut établir une hypothèse sur l'origine de certains mots qui ne diffèrent entre eux que par la présence ou l'absence de cette consonne initiale et expriment un concept apparenté.

Le verbe *-kúmba* signifie au propre éviter, esquiver par un mouvement tournant, comme on évite un objet lancé (au figuré aussi: esquiver, éluder). Les extensions *-kúmbama*, *-kúmbola*, *kúmbuana*, *kúmbumbala* ainsi que la plupart des substantifs dérivés (*bokúmba*), *bokúmbola*, *ekúmbé*, *ekúmbúáná*, *likúmba*,

lokúmbó expriment la même notion de courbure (quelques autres ont le sens d'évitement). On comprend aisément le lien sémantique.

Le partenaire *-úmba* de son côté a pris le sens de virer, changer de direction. L'extension *-úmbola* désigne l'action de conserver, réserver (cf. II. 1) et au figuré: différer - remettre. Les substantifs dérivés se rattachent à ce dernier sens, excepté *júmbá* anneau de cuivre où l'on retrouve la notion de courbure (cf. I).

De la même façon on a: *-kéla* nettoyer et *-éla* blanchir, *-k'nyá* retrousser et *inyála* tordre (cf. ci-dessus I); *-kána* faire un projet et *-ána* menacer; *-káma* presser - hâter et *-áma* presser - extraire (remarquez la similitude de traitement sémantique entre le lomongo et le français); *-kénga* être frais, vif et *-énga* être propre; *-kíka* endurer, retenir et *-íka* presser pour maintenir.

La caducité d'une autre consonne, *l*, produit aussi quelques doublets: *-lombombala* pendre mollement, et *-mbombala* ployer; *-lototala* s'affaïsser et *-ototala* ployer sous le poids; *-londola* suivre la trace et *-ndola* méditer.

Les consonnes *k* et *g* sont dialectalement interchangeables: *nkúma* / *ngúma* python, *nkwi* / *ngwi* léopard. Ici encore il y a donc possibilité de doublets. Ainsi *ngonda* a comme doublet *bokonda* qu'on lui oppose à l'Ouest avec la nuance de grosse forêt, contrairement aux bois et jachères proches des agglomérations. Ailleurs *bokonda* désigne la forêt sur terre ferme en général (cf. ci-devant III et plus loin n° 5).

5. SYNONYMES

Examinons maintenant le comportement des synonymes, c'est-à-dire des mots à sens identique ou presque. Comme le dit notre auteur (p. 205) la concurrence pure et simple n'est pas tolérée. La coexistence n'est possible que par la différenciation des sens, si légère soit-elle, ou par une distinction dans l'emploi.

Certains dialectes mongo n'ont que l'un des deux, tandis que le dialecte occidental lonkundo les a tous les deux. Cette tendance unifiante est caractéristique pour cette fraction mongo, qui s'est ainsi élevée à un degré d'enrichissement supérieur aux autres dialectes, sans que pourtant nous soyons en mesure d'expliquer cette situation.

Aller-marcher se traduit par deux mots: *tswá* et *-kenda*; ce dernier est particulièrement répandu dans le domaine bantou. L'origine du premier demeure inconnue.

Les deux verbes se sont conservés dans le *lɔmɔŋgɔ* sans différence de sens, mais avec des emplois différents selon les contextes et les expressions, comme le montre le Dictionnaire.

Les deux verbes *-fɛkwa* et *-fumbwa* ont le même sens de voler, s'envoler. Le second a en outre le sens étendu de s'évaporer et s'emploie aussi au figuré pour une perte de mémoire.

Le mot pour « arbre » *botámhá* pourrait être une création locale. En tout cas son étymologie n'est pas connue et il est incontestablement moderne, puisque l'art oral et certaines expressions consacrées ont conservé *boté* (17). Ce mot-ci est encore couramment usité dans plusieurs dialectes (*Móngɔ* du Nord-Est, Bosaka, Nsongó, Nkengo, Nkólɛ, Imoma, Bakutu, Ekonda, Ntómhá et diverses autres tribus du Sud-Ouest, Batswá, ainsi que par les langues voisines): *moté* (Eɛkɛ), *mweté* (Bobangi, Balói), *molé* (Ngɔmbɛ).

Pour cadavre plusieurs mots sont en usage. *Iláká* est le plus général; *eembe* est le plus euphémique et se dit aussi des animaux ainsi que d'une personne sur le point de mourir; *ikímbé* se dit en parlant d'un défunt porté à l'enterrement (quelques dialectes emploient ce terme dans un sens général); *likutsu* ne se dit que pour une bête tuée (mais pas morte de mort naturelle, car alors elle est *etúli*). Enfin *bojwô* est un cadavre enterré déjà depuis longtemps; le vocable s'applique spécialement aux ancêtres défunts. Le sens de ces termes varie un peu dialectalement et certains ne sont pas communs à tous les dialectes. Ce qui peut suggérer l'hypothèse qu'il s'agit de synonymes, d'origine différente.

Bokáli désigne une âme désincarnée, un mâne. Quand il apparaît il s'appelle *bofotó*. Prenant possession d'un vivant c'est un *bɔngɔli*. Ici encore la signification des termes varie dialectalement et l'on peut penser à un sens primitif identique.

Les verbes *-komba* et *-lifa* (et leurs dérivés) ont absolument le même sens: fermer et dans la majorité des contextes ils peuvent s'employer l'un pour l'autre. Il n'y a que quelques applications où on n'emploie que l'un ou l'autre. Ainsi pour fermer une porte,

(17) Ou *ité* dans la forme artistique. Cf. ci-dessus III. 2. b.

les yeux, etc., on peut employer les deux verbes. Mais pour fermer un trou, une calebasse, etc., on n'emploie que *-lifa*.

Leur origine semble donc différente, comme le suggèrent certains dialectes qui ne connaissent que l'un des deux. Leur rencontre n'a pas donné lieu à l'éviction de l'un d'eux dans les dialectes occidentaux, où cependant les archaïsmes marquent une préférence pour *lifa*; ce qui pourrait indiquer la direction probable de l'évolution.

Bokili et *bokonda* signifient tous deux terre ferme opposée à eau, marais, etc. Cependant une certaine différenciation peut se constater en ce que ce dernier fait penser aussi à forêt (sur terre ferme), ce qui est corroboré sans doute par la présence de la variante dialectale *ngonda* qui, tout en conservant son sens originel de terre ferme (qui se retrouve encore p. ex. quand on parle du domaine foncier: *ngonda ikiso*: nos terres), s'emploie beaucoup pour désigner la forêt croissant sur la terre ferme (cf. plus haut n° 5 et III). En outre, l'influence européenne a étendu le sens du premier mot ce qui augmente la tendance à l'écartement entre les deux vocables (cf. plus haut I). J'estime probable que *bokili* est d'origine riveraine.

Un autre exemple de deux mots d'origine différente est fourni par *bolóko* et *botéma*. Pour ces deux termes la différenciation est plus poussée que pour les exemples précédents. L'organe « cœur » est désigné par *bolóko* exclusivement. Quand il est question de « cœur » au figuré (sentiments) on emploie les deux, mais de préférence *botéma*. Ainsi: *lolango jw'ôtéma* amour sincère; etc. Ce dernier s'emploie exclusivement pour « viscères, entrailles, abdomen ». Ainsi on dit *botéma poo* pour ventre creux; *óka ndá botéma* avoir mal au ventre; *óka botéma* sentir le besoin d'aller à selle; *bási b'ôtéma* (litt. eau des entrailles) urine (terme euphémique). L'intérieur d'un objet (moëlle, etc.) se nomme seulement *bolóko*, terme qui est appliqué aussi à un cleptomane, à l'exclusion de *botéma*. En parlant d'un cours d'eau on dit *bolóko* pour le lit d'une rivière, mais *botéma* pour le ruisseau drainant un marais. Ce qui nous ramène à l'identité sémantique primitive.

A travers le domaine mongo on trouve deux termes plus ou moins synonymes: *elama* et *elembo*. Les dialectes centraux et orientaux les considèrent comme de vrais synonymes, c'est-à-dire ayant exactement le même sens de « partie du corps », la dif-

férence se trouvant seulement dans l'emploi de l'un ou de l'autre mot selon les dialectes. La même situation se retrouve à l'Ouest, mais ci et là les deux vocables s'emploient côte à côte dans les mêmes localités, *elembo* conservant le sens général de partie du corps, tandis que *elama* est réservé au sens de « membre » (bras et jambes). Tout laisse prévoir que cette évolution spécifiante continuera dans la langue commune.

Enfin « Dieu » a deux noms: *Njakomba* et *Mbombiándá* dans les dialectes occidentaux. Le premier se retrouve encore chez les Ekonda et, dans la forme Komba, chez les Boyela. *Mbomba* s'entend encore chez les Mbole, les Ntomba Njale, etc *Mbombiándá* semble le plus ancien, usité exclusivement dans l'épopée de Lianja et dans l'expression *besisé békí Mbombiándá* (les ordres de Dieu).

Quand on met Dieu en relation avec une personne on n'emploie que *Njakomba*. De même quand on parle de lui comme créateur. Il y a donc une diversification non dans la signification mais dans l'emploi.

VIII. HOMOSEMIE

1. HOMONYMES

Les cas d'homosémie, qui consiste à assimiler les sens de mots « qui ne font que se ressembler, soit par la forme soit par les idées » (o.c., p. 211), peuvent être connus presque exclusivement grâce aux documents historiques qui, par définition, font défaut pour notre enquête.

Si des documents pareils existaient ils pourraient sans doute rendre compte de certains homonymes dont la différence de signification est actuellement inexplicable. Il est cependant possible que certains parmi les multiples cas signalés dans le Dictionnaire pourraient être résolus, si nous disposions de plus abondants matériaux pour la comparaison des langues voisines et des dialectes.

Le lomongo connaît des séries de vocables (surtout verbes et idéophones) à sens très semblables et différenciés uniquement par le timbre de la voyelle. Il est très possible qu'il s'agit d'un phénomène purement phonétique. Car à côté de ces séries il en existe d'autres présentant les mêmes particularités phonétiques avec des sens absolument inconciliables (cf. Grammaire I, p. 42 - 45).

Cependant les synonymes suivants sont soustraits par les informateurs à ces séries comme étant d'origine différente. Ce sont deux verbes signifiant « griller »: *-kálanga* et *-kólonga*. Le premier est rattaché à *-kála* sécher (soumettre au feu jusqu'à la sécheresse et la dureté), le second à *-kóla* tirer (déplacer les objets soumis au feu pour qu'ils ne brûlent) (cf. o.c., p. 44).

Si les langues et dialectes autochtones survivent à la présente évolution ultrarapide, on peut espérer qu'une accumulation de documents révélera d'autres exemples.

Certains dialectes, tel celui des Bombwanja, donnent le sens d'inefficacité à la marque verbale *-ambo-* qui ailleurs exprime le permissif, l'inefficacité étant désignée par la variante tonale *âmbó*. Il semble bien que c'est tant à la similitude phonétique qu'à

l'apparementement sémantique que ce dialecte a uni les deux sens dans la même forme (cf. Grammaire II, p. 388).

2. CALQUES INTERLINGUISTIQUES

L'emprunt de formes entre les langues en contact est un phénomène universel. Le *lɔmɔŋgɔ* a reçu des vocables du portugais et de l'anglais par l'intermédiaire des *Bakɔŋgɔ* et des *Bobangi*. Ensuite, par la colonisation belge, le français a exercé son influence, dans une mesure toujours croissante et à divers degrés selon les milieux.

La majorité de ces termes se rapporte à des nouveautés matérielles, le nom accompagnant l'objet, comme cela arrive communément.

Une autre influence linguistique est exercée par la langue utilisée par les Européens dans leurs contacts avec la population indigène: le *lingala* ou *bangala*, dérivé du *bobangi*, mêlé de *kikɔŋgɔ* et de *kiswahili* (grâce à la présence de soldats *Zanzibarites*, venus avec Stanley). Cela a contribué de rares noms *swahili* pour des objets d'introduction, surtout de caractère militaire.

A partir du *lingala* ou par son intermédiaire un nombre croissant de termes s'est introduit, dont certains concurrencent des termes autochtones, dans une mesure plus ou moins forte selon le degré de la conscience linguistique des personnes et de leur soin à bien parler, et aussi selon les groupes dialectaux. A l'Ouest il ne semble pas que des mots autochtones aient été évincés: il y a simple coexistence selon les individus et les milieux. Mais il est probable que certains termes très communs disparaîtront ou seront relégués dans des expressions stéréotypées ou dans l'art oral (cf. VII. 3).

Cette influence s'accompagne parfois de projection sémantique. De la part du *lingala*, le changement de signification se présente surtout comme déspecifiante (cf. II. 1), mais avec un résultat négatif dans ce sens que le nouveau terme n'a pas la précision de l'ancien. Ainsi *njeté* désigne non seulement un arbre mais toute sorte de bâton, perche, etc.

Ce glissement par extension s'observe même pour des mots autochtones identiques dans les deux langues, mais dont le *lingala* a étendu le sens, le rendant moins précis. Ce sont p.ex. les

mots *loboko* (bras) et *lokolo* (jambe), que le lingala applique aussi à la main et au pied; et cela malgré l'existence de termes propres pour ces deux parties, tant dans le bobangi qu'en lɔmɔŋɡo: *likata* et *likáká* (cf. VII. 2).

Il est évident que ces emprunts peuvent être l'objet de glissements. Ainsi *lifili* ne signifie pas seulement un défilé militaire mais aussi toute fête nationale, puisqu'elle s'accompagne de revue militaire.

Certains changements sémantiques sont étranges et inattendus, causés par une interprétation erronée de la part des récepteurs. Ainsi l'apostrophe française *dis* a été interprétée comme signifiant ami; *secret* est devenu conspiration; *avocat* se comprend comme collusion, graissage de patte; *politique* signifie duplicité, fourberie.

D'autre part le mot français commandant (de l'époque léopoldienne) a donné le verbe *-kɔmana* pour gouverner.

L'interprétation erronée du mot étranger peut provenir aussi de la langue réceptrice. Certaines personnes emploient facilement le mot français « trop » tant en lingala qu'en lɔmɔŋɡo avec le sens de « très ». Cette erreur s'explique aisément par le fait que dans les langues réceptrices les deux notions ne sont pas distinguées formellement, mais seulement par le contexte et surtout grâce à la situation.

L'influence du lingala s'exerce très peu dans le domaine grammatical. Cependant on entend de plus en plus la préfixation de *mwá* pour former des diminutifs. Cette formation empruntée au bobangi et au lɔleku tend à remplacer dans la bouche de certaines personnes les diminutifs ancestraux de la catégorie *i - to*.

Je connais quelqu'un qui introduit toutes ses phrases interrogatives en pur lɔmɔŋɡo par la forme française: est-ce que. Ce qui est absolument contraire au génie de la langue qu'il connaît parfaitement, voire d'une manière réfléchie bien supérieure à la grande majorité des locuteurs, même parmi ceux qui ont fait des études avancées. Le langage d'une autre personne vivant en milieu urbain est un mélange invraisemblable de lɔmɔŋɡo, de lingala et de français. D'autres en parlant lingala y mettent au moins 50 % de français.

Tout cela indique la mesure dans laquelle peut s'exercer l'influence d'une langue étrangère.

Somme toute, l'influence se limite presque exclusivement au domaine lexical.

Certains de ces mots introduits sont totalement acceptés, de manière à avoir donné origine à des dérivés, comme il a été dit ci-dessus (cf. VII. 2).

De même des verbes français sont conjugués à l'égal des verbes indigènes. Cela se pratique surtout dans les milieux scolaires et parmi ceux qui ont reçu un enseignement plus ou moins poussé. Ainsi on entend *ofodistingué bɔlɔtsi* (tu ne distingues pas bien), *atafokolisa* il n'a pas encore corrigé.

Il ne semble pas que l'influence du français sur le bmong ait dépassé le stade d'emprunts lexicologiques. On est loin des calques interlinguistiques qui s'observent dans le lingala, où ce phénomène a reçu un ample développement, grâce sans doute à la pauvreté congénitale de cette langue passe-partout et à l'absence d'une communauté culturelle ancestrale.

Déjà pendant la seconde guerre mondiale j'ai entendu dire un capitaine de bateau sur la haute Tshuapa: *ayali mɔkɛ difficile, puisque tokómi na sable* (c'est un peu difficile, puisque nous sommes arrivés sur banc de sable).

Ce n'est encore rien en comparaison de ce qu'on peut entendre journellement à la radio; où l'on ne craint pas de calquer mot à mot des expressions françaises d'une manière absolument contraire au génie des langues bantoues. Ainsi « authenticité veut dire: *authenticité elingi koloba* » (littéralement: l'authenticité veut ou désire parler).

IX. SYSEMIE

Ce terme est proposé (o.c., p. 232) pour « les changements de signification dus... à la présence habituelle des mots dans des complexes syntactiques où leur sens est influencé par celui de l'expression prise dans son ensemble ».

Le lómongo présente quelques cas des deux sortes.

1. DITTOSÉMIE

L'expression « d'une seule idée au moyen de deux termes dont le second complète le sens de l'autre en exprimant une idée voisine » (o.c., p. 239) se trouve dans quelques expressions cristallisées comme: *nkâna l'ontamba* (frère et sœur), *nk'éóto nk'éndo* (sans parent aucun, esseulé), *nkó nkókó nkó mbila* (nullement apparenté), *basómanyi la mpasi* (acheteurs et vendeurs, trafiquants).

Au moins l'un des éléments ne s'emploie pas en dehors de ces expressions ou bien a alors un sens nettement différent. Ainsi *bontamba* tel quel signifie esclave dans les dialectes riverains. *Éndo*, *nkókó*, *mpasi*, *basómanyi* ne s'emploient jamais seuls.

Mbila s'entend uniquement dans quelques expressions, bien que certains dialectes méridionaux l'emploient pour: parenté.

2. ASÉMIE

J'ai trouvé peu d'exemples du phénomène qui consiste en ce qu'un terme ou les éléments d'un groupe perdent toute signification pour n'être compris que comme une totalité.

Ainsi l'expression *nkó bée nkó koolo*: absolument sans ressources, ou: sans aucun parent ni ami, ou sans aucun accroc (aucun des deux idéophones n'a de sens propre); l'expression *nkó kée nkí kেকে* où seul le premier idéophone a un sens: bruit entendu vaguement, l'ensemble signifiant l'absence totale de bruit (« on pourrait entendre voler une mouche »).

On pourrait penser également à l'idéophone *bobo* employé uniquement après un verbe au passé comme une formule de louange, l'idéophone en lui-même n'ayant aucun autre emploi, ni donc de sens propre. Une enquête plus poussée révélerait sans doute d'autres exemples.

On pourrait citer encore les expressions où le sens primordial s'est effacé pour exprimer quelque chose de très général. Ainsi sont les groupes prépositionnels à ensemble connectif et qui signifient tous: au sujet de, pour ce qui est de, concernant: *nd'álíko bá*, *nd'ômbóka wă*, *nd'íkala yă*, *ndá wili wă*, où le sens primitif des substantifs est: dessus, chemin, direction, côté.

X. EPISEMIE

Jusqu'ici nous avons vu les cas d'évolution graduelle du sens provenant du besoin de clarté dans l'expression des idées et des sentiments. Mais il existe aussi de nombreux cas de « substitution soudaine et consciente au terme normal d'un mot à valeur dynamique plus grande » (o.c., p. 404). On vise « plus à l'impression qu'à la justesse de la compréhension » (o.c., p. 249).

Cette substitution peut se faire sur plusieurs plans. Notre auteur nomme les phénomènes de cet ordre métasémie substitutive ou diasémie et les classe en trois groupes: diasémie évocative, subdivisée en épisémie et parasémie (dans cette dernière catégorie on trouve la typosémie), diasémie appréciative (euphémisme et dysphémisme) et diasémie quantitative (hypersémie et hyposémie).

Je vais passer ces catégories en revue pour autant que j'en ai trouvé des exemples en lɔmɔŋgɔ. Pour plusieurs subdivisions il me manque des applications.

La première espèce à présenter ici consiste à « désigner les choses par des épithètes pittoresques ou piquantes » (o.c., p. 252). Les applications, abondantes surtout dans les argots, se trouvent aussi nombreuses dans le langage courant, comme gratte-ciel, sarcophage, etc. De même on peut mettre *bɔkɛli* (ruisseau) en rapport avec *-kɛla* (se déplacer, couler), donc l'expliquer comme celui qui coule (cf. néerlandais *stroom*). On pourrait penser encore à *wɛli* (clair de lune ou lune) en rapport avec *-ɛla* (être clair). Il est vrai que ces deux mots sont placés par les comparatistes dans la liste des racines protobantoues. Mais l'épisémie peut très bien avoir joué déjà à cette époque lointaine.

Dans l'épisémie indicielle on désigne un être par une particularité évocatrice. Les applications du lɔmɔŋgɔ ne font pas usage d'adjectifs comme cela se fait fréquemment dans les langues européennes (rouge-gorge, mille-pattes), car ils n'existent pas. Nos cas se rapprochent donc davantage de l'épisémie épithétique vue ci-devant. Ainsi on désigne un être par un vêtement spécial: *etóo* (habit masculin ancien) homme; *nkásá* (vêtement féminin

ancien) femme: *bompílá* (singlet) garçon; *bnanyi* (tricot) garçon; *ibotó* (mouchoir de tête) fille. On pourrait ranger ici (*balako bá*) *kaá fafá* litt. bière de donner-à-papa: bière capiteuse; *nsé y'êtsá* poissons à têtes: poissons silures (parce que leur tête est anormalement grosse).

Comme cas d'épisémié d'action on pourrait signaler; *-újwa* (*la nkele*) bouillonner (de colère); *-katatala* devenir très gros signifie avec les substantifs *lofíko* (foie) ou *botéma* (entrailles): être angoissé, car on se sent le « cœur serré »; *-kakwa* (dilater) dit de la tête, signifie être très honteux ou épouvanté, car on sent la tête comme gonflée.

XI. TYPOSEMIE

« Certains mots, certaines phrases ... deviennent les symboles habituels et typiques de certaines idées, certaines situations, certaines manières d'être » (o.c., p. 271). Il n'est pas étonnant que les exemples sont particulièrement abondants dans le parler d'un peuple qui aime le langage imagé.

Faisons un choix parmi les dizaines de cas qu'on peut retrouver dans le Dictionnaire; ce sont soit des mots simples, soit des termes composés, soit des groupes de mots ou des locutions ou expressions.

La première sorte reviendra plus loin. La seconde est très nombreuse. Ainsi *emansé* albinos de poisson, d'où rarissime (cf. merle blanc); *ijilambímbo* litt. attend-ruits du Treculia, d'où: « pique-assiette »; *ikókó lokengá*: couteau asymétrique, synonyme de *ekengôkwá*, type de la partialité; *isúmelikó*: entraîne-fourrés de lianes, type du fomenteur de discorde; *itaámbeli* saut-de-poisson clarias, type de réaction imprévisible, donc « girouette »; *itsíman-gélo* creuseur-de-cimetière, type de l'éplucheur.

On pourrait rattacher ici: *bokotsikolongo* une personne ou une bête insaisissable, échappant toujours, réchappant à tout, comme un singe s'échappant en sautant d'une branche sur une autre; *eléjánkéma* seul contre tous, tous se léguant contre lui, comme un singe mis aux abois par un groupe de chasseurs; *enyškyesala* surpassant les arbres *Entandrophragma palustris*, d'où: surpassant tous ou toutes en beauté, beauté sans pareille; *ikusankómbé* attaque par surprise, comme un milan fondant sur les poussins; *jángónkembó* inspection de pot ajouré, appliqué à quelqu'un qui circule partout pour fureter dans les pots; *lomuměleko* fruit saisonnier, donc qui ne se trouve pas toujours, d'où: rare; *nkwânsé* excréments-de-poisson, qu'on ne voit jamais, d'où: rarissime.

On remarque que de nombreux noms de cette catégorie sont l'expression d'une ressemblance.

Dans les groupes de mots nous avons des ensembles connectifs comme: *bobína w'ákusa* danse derrière la maison, qu'on connaît

très bien mais qu'on rate dès qu'on se produit en public; d'où: le trac; *bokaik'ă liyá* ou *bokaik'ă litókí* palmier ou *Petrodromus* solitaire, se trouvant en dehors du groupe, type de l'homme esseulé au monde; *lifay'ă njku* visite d'un éléphant, type d'un visiteur venant avec beaucoup de richesses; *loláká jw'átswá* parole de Pygmoïde, type de la promesse qui n'est pas tenue; *boóto w'ákángá* parenté des chenilles *likángá*, qui, munies de fortes épines, se tiennent isolées chacune sur sa branche; d'où: parenté désunie sans solidarité; *botéma wă lokámbá* ventre du poisson Clariallabes, type d'une personne insatiable, surtout pour le vol; *wesé wă ngóndo* os de gorille (qu'on dit massif et très dur), type d'un homme costaud qui ne craint de porter aucune charge.

Comme typonymes syntactiques (avec le relatif) citons: *bobína bókí lófíse* la danse de la larve, pour: conduite légère, s'amusant d'accessoires et perdant de vue l'essentiel; *búó bókí mpete* question au sujet des feuilles *Sclerosperma*, donc au sujet d'une affaire évidente (on ne peut cacher un faisceau de ces feuilles qu'on porte), donc demander: que portes-tu là, est une question bête; *elónɡa ékí mbónjú* la victoire de l'arbuste *Randia*, qui heureux d'avoir gagné son procès se mit à danser et en demeura tout tordu; c'est le type d'une victoire qui tourne en débacle, « victoire de Pyrrhus »; *iwá íkí lokámbá* la mort du poisson Clariallabes: malheur inévitable, dilemme, entre deux feux.

Parmi les groupes coordonnés signalons: *mpesu l'afumba* cancrelats et fourmis *Dorylus*, d'où: fainéants; *nkásá l'aánga*: feuilles et palmes, d'où: grande quantité: *l'ébwo l'étókobwo* et champignon et source-de-champignon, donc: absolument tout.

Il y a quelques rares cas du groupe substantif plus verbes: *isúngi émólá* tison qu'on fait partir, est le type d'une personne en service commandé; *jángá julí*, le serpent aquatique couve, est le type d'une personne très colérique.

Le Dictionnaire abonde en expressions consacrées à sens métaphorique. En voici quelques exemples: *-bóla litóf'ă wili* casser un fruit de caoutchoutier sur une racine: parler clairement, sans ambages: *-kákema éndâtsí liy'ă njambo* être accroché entre le palmier et l'arbrisseau qui sert d'échelle, donc se trouver dans une situation critique; *-kéma bonséngé* tirer la ceinture: se mettre prêt pour le combat; *-kémya bósósó* tenir solidement la corde du filet: défendre un droit; *-le baí'ă ntólo* être (comme) les seins sur la

poitrine: demeurer tout penaud; *-le nsombo yěny'ámato* être des sangliers que des femmes ont vus (mais qu'elles sont impuissantes à tuer), donc: un travail qu'on est incapable de mener à bien; *-lé bempɔŋge* manger des bananes bien mûres: jouir comme un coq en pâte; *-mela balóng'élém* avaler le sang de la langue (bles-sée) que normalement on crache: être contraint d'avalier sa colère, son indignation; *-mela bonto l'ási:* boire quelqu'un avec l'eau: aimer tendrement (aucun effort n'est nécessaire pour boire de l'eau); *mpete bikolí bifé* des touffes de feuilles *Sclerosperma* sur deux endroits surélevés: ne pas travailler de concert; *-sám-ba bɔtsá áruk' onto* juger: la tête prend parti pour l'homme: juger avec partialité (la tête prend toujours parti pour son propriétaire); *-sola bonto betokí* laver la sueur de quelqu'un: lui donner une rémunération; *-sola nkém'elongi* laver la face d'un singe (qui s'échappe dès qu'il est propre): faire du bien à un ingrat; *-tén'et'á tswino* couper des arbres avec les dents: être mortellement malade de sorte qu'on pose des actes insensés; *-túja bonto betófe* imposer à quelqu'un le travail du caoutchouc: tyranniser (souvenir de l'époque du caoutchouc); *-úkumwa ɔkwêk' otsík-laka* courir si tu tombes tu restes: courir le plus vite possible; *-úlumela nd'inkanjá* se trouver acculé dans un fourré épineux: se trouver dans une situation sans issue.

Quelques personnes sont citées nommément comme types. Il s'agit probablement de personnages historiques, mais la reconstruction des faits est impossible. Cependant il se pourrait que les noms se retrouvent dans un conte connu ci ou là. Ainsi on parle d'un certain *Ifále* comme type de l'impitoyable. *Boláá* est le type du radoteur, c'est pourquoi on lui ajoute l'épithète *w'ásótá*. De même revenir bredouille est comparé à la venue de *Iombe* venant de *Mpaku*.

Quant aux animaux servant de type à des caractères ou des comportements humains, il en sera question plus loin (cf. XII. 7).

XII. METAPHORES

La métaphore est « le procédé consistant à changer le sens d'un mot en le faisant sortir de son domaine propre afin de l'employer comme symbole d'une idée d'un autre ordre... Elle se base sur des associations de nature pratique, intuitive ou sentimentale. Elle fait ressortir des ressemblances qui frappent » (o.c., p. 275).

Voyons les exemples en suivant la subdivision de l'auteur.

1. MÉTAPHORES PERCEPTUELLES

Dans la métaphore perceptuelle on applique le nom d'un objet à un autre qui lui ressemble. Ainsi, en français, on parle du bec ou du manchon d'un appareil à gaz ou du chiendent pour une espèce d'herbe. Le lɔmɔŋɡɔ présente également de nombreux exemples, comme *bofembeto* bord de panier: jambe maigre; *bofofe* toile d'araignée: diaphragme; *bomome* calebasse ronde: sac amniotique; *bondúndú* tambour: tonneau; *ebaka* grande cruche: grosse tête; *ikɔlɔkɔtɔ* prolongement à crochets du rachis de lianes palmacées: « échalas »; *lobéngé* feuille sèche: émacié.

Voici quelques autres cas:

bokelé wă liso œuf de l'œil: globe de l'œil; *bín'ôa liso* enfant de l'œil: pupille de l'œil; *liso já bokelé* œil de l'œuf: jaune d'œuf; *liso já lɔngónde* œil du haricot: hile du haricot; *lís'ă wíná* œil du jour: tatouage rond (ailleurs: soleil); *lolé (jw'ásángú)* barbe du maïs: inflorescence mâle du maïs; *lolém (jwă tsă)* langue (du feu): flamme.

Des noms de plantes, comme:

bɔkwânkoso chute de perroquets: arbre *Spathodea Campanulata* Beauv. à cause de la couleur des fleurs; *litóí á nsombo* oreille de sanglier: plante *Pycnocoma insularum* Léon., à cause des feuilles; *lofanjándambá* côte d'éléphant: *Markhamia lutea* K. Schum. à cause des fruits; *lolém jwă njwá* langue de serpent: plante *Gabunia eglandulata* Stapf. (ressemblance des feuilles); *lonkwântaa* excrément de chèvre, nom de plusieurs plantes à

cause de leurs fruits; *nkwáiséndé* excréments d'écureuil: arbustes Cnestis, à cause des graines.

Au sujet de l'imprécision des couleurs, Carnoy remarque: « Ce n'est qu'à une époque relativement moderne qu'une certaine gamme des nuances s'est établie. Chez les Grecs, par exemple, l'intensité de la couleur paraît avoir eu plus d'importance que la teinte. Comment nous étonner dès lors que le lat. *flavus* (blond) soit le même mot que l'all. *blau* (bleu)? Celui-ci du reste, dans l'ang. dial. *blae* signifie pourpre-grisâtre... (p. 111). Et plus loin: « il paraît bien... que les adjectifs chromatiques ont commencé par avoir une valeur plutôt quantitative que qualitative. Ils se divisent en deux catégories, ceux qui se rapportent à l'idée d'éclat et d'intensité et ceux, au contraire, qui expriment l'obscurité et le manque de brillant. Les teintes ont d'abord été exprimées en tant que variétés du lumineux ou du terne » (o.c., p. 286) (18).

Cette observation vaut parfaitement pour le *lɔmɔŋgɔ*. Une évolution semblable à celle qui a eu lieu dans les langues européennes est manifestement en cours pour des mots comme *wěɔ*, *bweé*, *kweé*, d'une part et *wilo*, *ɔɔ*, *tuu*, etc. d'autre part. Il me semble superflu d'ajouter des détails après ce que j'en ai dit dans une petite communication publiée dans le *Bulletin des Séances de l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer* (1969-2, p. 236): « Les couleurs chez les Mongo ».

Voici deux cas où la comparaison repose sur la couleur: *bɔyɔŋgɔ* fruit safou de couleur très foncée: personne dont la peau est d'un beau noir; *mbejálóá* personne à peau de couleur chocolat ni trop foncée ni trop claire (dérivation: *mbelí* poisson *Clarias angolensis* à peau claire + *-lóá* panteler, donc *Clarias* pantelant).

2. MÉTAPHORES SYNESTHÉTIQUES

Il y a relativement peu d'exemples de métaphores synesthétiques, c.-à-d. de « transferts entre les impressions produites par des sens différents » (o.c., p. 287) comme une voix grave, un son rude, une teinte chaude, une couleur criarde, etc.

(18) Ces faits échappent non seulement au grand public, mais même à des spécialistes. Ainsi W.H. STAPLETON: One of the most curious examples is the scarcity of names for colours; how some of these have missed definitive names is a mystery (*Comparative Handbook of Congo Languages*, 1903, p. 255).

a. *Les perceptions*

En lɔmɔŋɡɔ l'expression ordinaire des qualités de ces perceptions se fait au moyen de termes propres.

Cependant les termes très généraux comme bon, grand, dur et leurs contraires s'appliquent aussi aux diverses perceptions de l'ouïe.

En outre, *bóló* (dureté) se dit aussi pour yeux sévères ou pleurant difficilement, pour l'ouïe dure, pour une « tête dure », une voix forte, etc.

De même son contraire *bílu* se dit aussi pour des yeux pleurant facilement, une « bonne tête » apprenant facilement, pour *likundú bílu* (fréquemment enceinte) etc.

On applique encore couramment *mpíá* (acuité, tranchant) aux yeux: *baíso mpíá*: vue perçante; aux oreilles: *batóí mpíá*: ouïe fine; à la bouche: *bomwa mpíá* langue affilée.

De même on applique aux affaires, procès, etc. des qualifications comme *bongánda* fardeau (donc: lourd), *etété* épais (donc: grave, gros).

La « tendance à symboliser le sentiment par les sensations qui s'associent normalement avec lui » (o.c., p. 294) se trouve avec les mêmes mots qui viennent d'être signalés; ils s'emploient aussi pour une affaire difficile, grave, petite, etc. Et encore: *wányá mpíá* une intelligence pénétrante (en néerlandais: scherp verstand).

La chaleur et le froid expriment souvent des sentiments: *-feta* (brûler) se dit aussi du cœur en colère; *bont'ôa bɔfeté*: un homme fougueux, violent; *boyalo wă bɔfeté*: une demeure où il y a beaucoup de querelles, etc. Il en est de même pour *ăngala* chaleur: *bont'ôw'ăngala*: un homme irascible.

L'opposé *mpíɔ* (froid) fournit des applications semblables: *botéma mpíɔ* calme, tranquille.

On peut classer ici des termes exprimant une sensation plus ou moins générale pour désigner des sentiments.

Ainsi le verbe *-kakwa* (se dilater) appliqué à la tête (*bɔtsá*) ou au visage (*elongi*) exprime au figuré la honte ou la frayeur.

Le verbe *-kála* (sécher totalement, calciner) en parlant de la gorge, correspond au français: s'égosiller.

Le verbe *-kása* (sécher) appliqué à la bouche ou au front exprime l'ahurissement.

Avec les substantifs *lofiko* (foie) ou *botéma* (entrailles, cœur) le verbe *-katatala* (s'enfler) s'emploie pour désigner l'angoisse.

L'élévation et l'abaissement s'emploient métaphoriquement des sentiments avec le substantif *botéma* (les sentiments intérieurs, « cœur » ou « entrailles » au figuré): *-sángwa* (s'élever) pour: crainte, appréhension ou tristesse; ainsi encore *botéma nd'álíko* le cœur en haut.

Quand le calme et la paix reviennent on dit: *botéma böokitela* (descendre). Pour inciter au calme on dit: *kitéjá botéma* abaisse ton cœur.

Ce même mot *botéma* pour désigner les sentiments forme plusieurs expressions semblables avec les verbes *-átsa* (se fendre) pour une surprise douloureuse; *-kúmwa* (s'arracher) pour un chagrin extrême; *-kánjola* (arracher) pour le cœur brisé; *-kákema* (être accroché) pour l'anxiété; etc. De même avec l'idéophone *kwaá* (fendu) pour le contentement (le cœur étant fendu est bien ouvert et ne cache plus rien).

b. Les Couleurs

Pour les couleurs je ne vois que les applications des termes désignant le noir, le foncé, l'obscur (cf. « Les couleurs chez les Mongo » *Bulletin des Séances de l'Académie royale des Sciences d'Ostre-Mer*, 1969-2, p. 236).

Ainsi pour désigner la malédiction on ajoute au substantif générique *bokako* les idéophones *tuu* ou/et *ɣɔ* (noir) pour faire la distinction avec la bénédiction dont l'idéophone propre est *swaa*, évoquant la salivation. Le mot employé pour la malédiction-état, c'est-à-dire l'effet de la malédiction active, de l'infraction d'un interdit, etc. est *bofinji* en relation étymologique évidente avec *-inda* devenir noir, sombre.

Un autre exemple du même phénomène se voit dans l'emploi du même idéophone *tuu* (noir) avec le verbe *-ina* (haïr) pour désigner la haine totale (19).

(19) On peut observer ici que le teint clair est considéré comme un élément très apprécié de la beauté physique, que les sorciers rôdent dans les ténèbres, que la pleine lune favorise l'allégresse populaire (danses, etc.) et que les nuages des tornades sont noirs et nommés d'après cette absence de couleur: *liló* (racine *-ila* doublet de *-inda* et dénotant le sombre, l'obscur, le foncé).

c. *Les Sentiments*

« Des termes exprimant des impressions, sentiments, etc., peuvent être utilisés afin de symboliser d'autres sentiments, parce que les uns et les autres produisent sur nous les mêmes impressions fondamentales » (o.c., p. 304).

Tout comme les langues européennes le *lɔmɔŋgɔ* peut rendre par le même terme, *bolɔtsi* les idées de bonté et de beauté, qu'il remplace souvent ce terme très général par des mots propres.

De même les termes signifiant ce qui est droit s'appliquent aussi à ce qui est régulier, et à ce qui est juste, matériellement et moralement.

On peut rattacher ici les expressions avec le substantif *bolito* (poids): *bont'ɔa bolito* (une personne de poids) une personne sérieuse, digne (cf. néerlandais: gewichtig); *botéma bolito* (un cœur pesant) calme, rassisé; *-óka byongé bolito* (sentir le corps lourd) être déçu; *-síja bolito* avoir perdu le poids c.-à-d. sa dignité.

Le contraire présente aussi un éventail d'applications: léger, ténu, content, joyeux, subtil, leste, allègre, guérir, etc.; cf. l'article cité ci-dessus, p. 7, où se trouve toute la famille des mots qui s'y rattachent (p. 177).

L'impression produite par l'étroitesse (*nkaká*) donne à ce mot aussi le sens de difficulté, ainsi que, joint au substantif *botéma*, la signification de cœur « serré », anxiété (remarquez la même étymologie des mots français).

La grandeur inspire le respect: *bont'ow'mène* (un homme gros) un personnage important; *elongi nène* (visage gros) personne digne ou importante inspirant le respect.

Ajoutons un dernier exemple qui, à vrai dire, pourrait être rangé aussi dans une autre catégorie: *bolóko wă bolindó* (un cœur profond) un homme plein de longanimité.

3. MÉTAPHORES AFFECTIVES

Voici quelques exemples de cette catégorie: *botutú* fruit de palme non mûr: un misérable, un paria; *botúwá* tronc de bananier: « une loque d'homme »; *ekuku* poisson pourri: lâche, couard; *lifoka* herbe tenace Eleusine indica: champion de lutte; *lokúka* corbeille à couvercle: secret.

4. MÉTAPHORES PRAGMATIQUES

Un grand nombre d'images servent de substituts évocateurs moins pour leur forme ou l'impression qu'elles font sur nous que par leur valeur pratique: d'où le nom.

Le *lɔmɔŋɔ* en possède de nombreux cas: Citons-en quelques-uns.

Les paroles ne sont pas « ailées » mais sont souvent lancées: les verbes qui expriment cet acte: *-lika*, *-usa*, *-pema*, sont associés avec les substantifs *loélá* (appel), *mbomba* (reproche de défaut), *lombóngó* (allusion), *losáko* (salutation solennelle), *mpenjí* (riposte), et pareils.

Le verbe *-kekɔla* (effriter comme une brique) s'applique aussi à un travail dans lequel on n'avance que difficilement.

Comme on retrousse un habit (*-kínɔya*), on retrousse aussi la bouche pour retenir la parole.

L'immobilité de l'eau, des feuilles, etc. se dit aussi des oreilles « dressées » pour l'écoute (*lambámbálú*).

On sonde (*-mama*) le cœur de quelqu'un comme on tâte un objet.

Pour un arbre ou autre objet droit qui penche, s'incline, on dit *-selama*; ce verbe s'applique aussi au déclin d'une autorité. L'applicatif *-selamela* (s'incliner vers) se dit aussi de quelqu'un qui va s'installer comme hôte et surtout comme client d'un étranger.

Rouler quelqu'un comme dans la boue (*-siyola*) se dit aussi pour salir la réputation. On emploie également *-sɔfa* (pétrir).

On est mouillé (*-sɔta*) par la honte comme par la pluie.

Le verbe *-súkumola* (renverser, effondrer) se dit aussi des paroles qu'on lâche sans retenue.

Terminons par deux expressions bien imagées: *lisé j'ámato* querelle de femmes: pluie interminable; *lisé j'âende* querelle d'hommes: averse de courte durée.

5. ANASÉMIE

Beaucoup de métaphores sont la projection du plan matériel vers l'invisible et l'immatériel. En *lɔmɔŋɔ* aussi les applications abondent. Ainsi le verbe *-kítɔla* veut dire déclisser, délier une hotte, un paquet bien ficelé, d'où au figuré: comprendre.

Détacher ce qui est inséré, implanté (*-tsingola*) se dit aussi non seulement pour détacher le regard, mais est aussi le verbe très communément employé pour expliquer une affaire, un problème, une leçon, etc.

Les réversifs *-kákola* et *-kɔfɔla* signifiant décrocher se disent aussi pour aider quelqu'un à résoudre une difficulté. Tout comme on pétrit (*-nyoma*) une préparation, on médite ou rumine une idée.

Acheter (*sómba*) quelqu'un signifie aussi lui sauver la vie.

De même qu'on conserve un objet, on garde (*-bómba*) dans son cœur le ressentiment, la colère, etc.

S'enhardir se dit: acheter du courage (*-sómba lömá*) tout comme on acquiert par achat une chose qu'on ne possédait pas.

Le verbe signifiant se consumer (*-sekela*) s'emploie aussi pour une leçon qui demeure sans fruit.

Un aliment rancit, aigrit, (*-séla*); de même l'amitié, le ménage, une affaire qui se brouillent ou se détériorent.

L'idéophone *subaa* se dit d'un objet qui se tient tout droit, de là d'une personne parfaite, et surtout honnête, intègre.

De même les idéophones *tsii* (droit) et *fiɔ* (égal) s'appliquent couramment à la droiture et la probité morales.

L'idéophone *foléé* (clair) s'emploie tant pour l'intellectuel que pour le visible et l'audible.

Il en est autant de *-lifola* ouvrir qui se dit de l'intelligence comme d'une bouteille, des yeux, des oreilles, d'une porte.

Le verbe *-kéngɔla* (éclaircir) se dit aussi bien de l'esprit que de la vue, du ciel, d'un liquide, etc.

Par contre les dérivés de la racine *-fɔmb-* se rapportent exclusivement à la clarté intellectuelle.

Quelque chose qui t'émeut, te « frappe » et pour le mongɔ te coupe ou te blesse (*-kɔta*) au cœur.

Tout comme *-báka* se dit pour attacher un objet, fixer les yeux, il signifie aussi observer une loi, fixer le temps, déterminer ou identifier une personne ou une chose ou une raison, témoigner (surtout alors l'augmentatif *-bákola*).

On tranche (*-téna*) une bûche et une affaire. On réveille (*-bétola*) une personne ou une affaire ou un emplacement. On

supporte (-*ngondola*) un fardeau ou une injure et un malheur. Une personne résiste à un conseil comme un aliment à la cuisson (-*tendola*).

La liste pourrait s'allonger à l'infini, car les applications sont innombrables. Ajoutons seulement quelques substantifs: *litsína* et *ntsína* désignent la base d'un objet, le fond, la raison d'une affaire; *iluó* est la source d'un ruisseau comme d'un bienfait ou d'une inimitié; *linyangó* (où se trouve le mot *nyangó* mère) désigne la cause d'une maladie comme d'un événement; *ilónɡa* se dit d'un piège tant au figuré qu'au matériel; *mbóka* signifie toute sorte d'issue tout comme le chemin matériel.

Inviter quelqu'un à manger se traduit de deux façons: on peut le « retenir » (*súka*) comme en français; cf. le néerlandais « uitnodigen » où se trouve la racine « nood », donc l'idée de force. On peut aussi le faire à distance et alors on emploie le verbe *-búna* (briser), parce que anciennement cela se faisait en envoyant un morceau d'éclat de palme (*loasi* ou *lénɡé*).

On peut comparer encore les dérivés d'une racine hypothétique *-kan-*: *-kanola* raconter, *-kanela* penser, *-yakana* se repentir.

La visualisation de réalités invisibles se rencontre peu. Nous n'avons pas ici des applications comme dans les langues européennes: esprit, âme, etc. Les termes mongo ont une origine toute différente, encore inexpliquée actuellement.

6. TERMES TECHNIQUES

Les emprunts techniques pourront se multiplier avec le développement technique. Déjà on appliquait *-túla* (forger) à la récolte et la préparation du caoutchouc de lianes à l'époque de l'Etat Indépendant et pendant la seconde guerre mondiale. De même on dit d'une voiture qui s'arrête ou démarre *-séma-* et *-séməla* comme d'une pirogue. Le conducteur *-lúka* la voiture comme le payeur sa pirogue. On applique le même verbe aux bateaux qui naviguent.

Le verbe *-ksta* (couper, faire une entaille) est appliqué à l'écriture, tout comme le lingala a choisi pour cette activité *-koma* (graver). Pour « lire » on a pris le verbe *-banda* (compter) ce qui cause pas mal d'équivoques. *-Nyoma* (pétrir) s'applique ainsi aux contorsions de la danse.

Tout comme en français, on tend un piège à quelqu'un et on lui « enterre un traquenard ».

Quand on dit pour « tirer un coup de fusil » *-kúnda bondóki* (battre le fusil) on pense à la détonation.

Pour jouer au ballon ou à la balle on emploie les verbes *-bóla* ou *-béta* (battre) parce qu'on envoie la balle en lui donnant un coup.

7. ZOOSÉMIE

Un autre type de projection très fréquent dans les langues est la zoosémie. Tel animal est le type des tempéraments, habitudes, etc. des humains. Le français connaît ainsi le renard, l'ours, le mouton, la bécasse, le chameau, l'âne.

Les Mongo ont: *álu* la tortue astucieuse et fourbe (20); *bom-bolo* daman: homme très poilu, comme cet animal; *empómpó* tourterelle: craintif; *enjéké* cricri: homme rétif; *esisí* ratel: un « dur », qui supporte stoïquement la douleur; *ilalanga* guêpe: quelqu'un qui frappe facilement; *lofóndé* poisson Micralestes: tête légère; *lókimbómbó* poisson Eutropiellus: personne petite et maigre mais courageuse; *lóleke* oiseau tisserin: personne féconde (en enfants, en paroles); *njoku* éléphant: personne têtue ou brutale ou vorace; *njwá* serpent: personne intolérante; *nkzi* léopard: violent, féroce; *nsósó* poule: personne malade; *ntaa* chèvre: personne stupide; *yenjénja* coucou Chrysococcyx: personne colérique.

On pourrait ajouter les êtres légendaires *ejóo*, *elóko* et *eléi* qui sont les types de l'homme insociable, « l'ours ».

Bien moins fréquent est l'emploi de noms de végétaux dans la typosémie. Notons cependant *bonkole* calebasse sans défauts: une personne de santé excellente, jamais malade (21); *njkwobwo* espèce de petits champignons qui se présentent toujours en grande quantité: personne à la richesse inépuisable; *bosongo* canne à sucre: personne sans défauts; *búte* liane Entada: personne à la parenté nombreuse et ramifiée.

(20) Cet animal est le héros d'un des deux cycles de fables, cf. Fables Mongo, ARSOM, 1970, p. 317 et 567.

(21) Certains pensent qu'on compare à l'arbre Banksia.

Un certain nombre de noms d'animaux et d'arbres s'emploient encore comme types, mais accompagnés d'une explication: *bokungú bōndémí ndá lilongo* l'arbre Piptadenia debout dans la clairière: seul survivant de sa parenté; *bokungú bōkáfólaka bitáfe* Piptadenia étendant ses branches: homme très libéral envers tous; *bonkole bolángala óa ngonda* le Banksia alata, le beau jeune homme de la forêt: un beau jeune homme; *ingulu nk'ōngōngō* lémurien potto sans queue: personne sans famille, spécialement: esclave; *ingulu ōkīta nkéma ndá mpéfá* le lémurien potto qui tient le singe à la taille: personne de grande force dans les bras; *inkēngélé y'élémó* mille-pattes aux fureurs: personne irritable; *njoku ntálembwák'ēmpáté* l'éléphant ne se fatigue pas de porter ses défenses: personne qui supporte tous les tracasseries; *nkéma ntéláká la mbóka* le singe ne manque jamais de chemin (pour échapper): quelqu'un qui parvient toujours à échapper aux embûches, qui sait toujours se tirer d'affaire.

Les animaux servent encore de type au moyen de leur nom précédé de la préposition comparative *ngá* (comme) ou muni du préfixe *lo-* qui exprime la manière d'agir.

8. ANTHROPOSÉMIE

Des exemples d'anthroposémie ont été donnés sous le n° 1 avec des mots comme œil, langue, barbe. Ajoutons encore *baéle bá lokolé* mamelles du tamtam; *bonkéké wá botámhá* le tronc d'un arbre, comme d'un homme; *bonkéké wá bobila* le milieu d'une agglomération; *bōkōngō w'īlmbē* le faite d'une maison, comme le dos d'un animal; *jólo já lokónyi* le nez (extrémité) d'une bûche; *jólo já mbóka* l'aboutissement d'un chemin; *lino já bondóki* la dent (chien) du fusil; *liso já litúkú* l'œil (tête) d'un furoncle; *liso já lngónde* l'œil (hile) du haricot; *lofanjé jwá mpoké* le flanc (la paroi) d'un pot. Et l'expression *ntando éotandola batókó* la rivière étend les nattes: l'eau se ride sous l'effet de la brise.

XIII. EUSEMIE

Les euphémismes ont pour but principal d'atténuer une impression pénible et surtout d'éviter de choquer les bonnes convenances. Ainsi pour dire que quelqu'un est mort on dit *ăkenda* il est parti, *ăofitana* il est abîmé, *ăokóm'olóko* il a fermé le cœur, *akalí* il est étendu sur le dos. Les deux premières expressions s'appliquent de préférence aux bébés, car on craint le même sort pour les suivants si les esprits entendent les termes propres pour la mort.

Les fonctions physiques dont on craint la publicité sont dissimulées. Il est très malséant de nommer ces choses par leur nom spécifique. Donc on dit: *-tswá wěmá* ou *-tswá bōndōndó* (aller se poster debout) pour aller uriner; *-tswá besěndu* (aller au menu bois de chauffage) pour la même fonction; *-tswá nkónyi* aller au bois de chauffage ou *-tswá botéma* aller aux entrailles, ou *-tswá bāsínjə* aller s'accroupir, pour: aller à selle.

Avec ce même mot *botéma* (entrailles) on entend couramment; *-óka botéma* sentir le besoin d'aller à selle; *bas'ótéma* eau des entrailles pour: urine. On dit encore *-émala botéma* aller à selle.

Des termes généraux sont *-eta* s'écarter du chemin et *-tswá nd'ákusa* aller derrière la maison.

Par respect pour une femme qui a accouché on dit d'elle: *-átola ikásá* déchirer la feuille. On dit encore plus fréquemment; *ăobika* elle est sauvée.

Toutefois les termes propres *-bóta* accoucher, *basafu* urine, *nkwá* excréments, *-neka* déféquer, etc. ne sont pas malsonnants en eux-mêmes.

Quant aux parties qui sont en rapport avec ces fonctions physiologiques, la bienséance défend de les désigner par leur nom propre devant les personnes auxquelles on doit le respect. On les remplace alors par *bansákunjú* bas-ventre, *nd'ăns'êkolo* sous les jambes, *nkaká* étroitesse, difficulté, *etóo* habit masculin, *mmuma* fruits, boules, *esasafu* vessie urinaire (pubis). Ou on désigne les

parties sexuelles sous le terme générique *botaká* qui signifie aussi nudité, ou encore mieux: *nkaká* (difficulté).

Les termes polis pour les relations sexuelles sont *-sangana* s'unir et *-éana* se connaître. Le verbe *-bétama* (couché) est malsonnant.

Certaines parties ont un terme propre, à éviter, et un nom euphémique, ou si l'on préfère un nom bienséant et un nom malséant. Ainsi respectivement *bakélé* et *basíko* pour « fesses ».

Le terme propre pour la fosse d'aisance n'est pas malséant. Cependant on aime à le remplacer par *bakusa* (endroit derrière la maison) ou *mpoku* (bananeraie).

Les « jurons » Mongo sont des mots obscènes que le respect défend de citer tels quels. Tout comme cela s'observe en Europe, les jurons sont déformés pour atténuer un caractère choquant. Ainsi *osówa* et *osótsi* pour *losóli* ou *losóji* vulve; *eténa* pour *eténgé* vagin.

XIV. DYSSEMIE

La dyssémie est le contraire de l'euphémie. Elle substitue aux termes normaux des expressions plus vulgaires, comme la galette pour l'argent, morveux ou gamin pour un garçon, etc.

Ici nous avons moins d'exemples. Citons: *-bója* (être cassé) mourir; *bojwôjwo* (augmentatif de *bojwó* cadavre déjà ancien) personne insignifiante et laide; *bɔtswá* (pygmoïde): foetus (22); dans le même sens et dans le même but on emploie aussi *ilóngó* diminutif pour « sang »; *-lundola* déféquer abondamment, « chier », se dit aussi péjorativement de l'accouchement; *-ténýa* (être cassé) mourir subitement.

Ainsi encore *mpososo* (peau tirée en cloches) se dit dépréciativement de poissons.

Dans le Prov. 2389 le mot *etúkú* (pot fêlé) est employé pour pot en général.

(22) Ce terme est employé surtout pour dérouter les esprits malveillants et pourrait ainsi être considéré comme cryptique.

XV. HYPERBOLE

L'exagération de l'expression se trouve communément.

Tout comme le Français « meurt d'envie », le M̄ngɔ meurt de toutes sortes de sensations et de sentiments, comme la faim, la soif, l'envie, la douleur, le rire, le froid, la chaleur, etc.

Le verbe *-boma* (tuer) est fréquemment employé pour une simple rossée. Quand on dit *-boma báiso* on n'entend pas littéralement tuer les yeux, mais les fermer pour dormir.

Lorsqu'on entend *njôtswá nd'ɔfɔnjá*, il ne faut pas comprendre littéralement: je vais à la pourriture mais simplement: je vais dormir.

Mpísɔli íbóba (les larmes coulent avec un bruit de gargouillis) veut seulement dire qu'elles coulent abondamment. Il en est de même lorsque on dit cela du sang avec le verbe *-búwa*.

Bkeli bókása l'rwá (le ruisseau est séché par les eaux basses) ne doit pas être compris comme s'il était totalement à sec. De même *linkɔ líumá jòsílingana l'ompompo* toute la bananeraie a été ravagée par le vent, n'exclut pas qu'une partie est demeurée debout.

Tout comme le Français dit: je l'ai trouvé baignant dans son sang, de même le M̄ngɔ dit: *-tefa nd'álóngj* ou *ndá lisáfá* flotter dans le sang ou dans une flaque d'eau. Mais cette hyperbole est la seule expression reçue pour cette situation.

Les expressions *-fɔswa mbeu* (s'écorcher les lèvres) ou *-kála nkíngó* (se calciner la gorge) veulent dire qu'on a parlé longuement et vainement pour conseiller ou semoncer (23).

L'exagération est fréquente dans les quantités. Il s'en trouve de nombreux exemples dans les contes (cf. Contes M̄ngɔ, Académie royale des Sciences d'Outre-Mer, 1965, p. 537, n. 1). Ainsi dans le proverbe: *bín'ɔa wányá bolaka bímâkí, ɔfá la*

(23) Cf. *ikálankíngó*: rémunération aux témoins du mariage pour leurs interventions dans le but d'arranger les pourparlers, raccommoder l'union; d'où aussi rémunération en général.

wányá belaka jóm un enfant intelligent n'a besoin que d'un seul enseignement, celui qui n'est pas intelligent en a besoin de dix, ces nombres ne doivent pas être pris littéralement.

Lorsqu'on dit *ikeli nkósá nk'elia* le seul marais où se trouvent les lianes Manniophyton est celui où il y a un étang, ou: *nyama éy'aséké ô mbuli* il n'y a d'autre animal à cornes que l'antilope *Limnotragus*, il s'agit là manifestement d'exagérations. On veut simplement exprimer un grand superlatif: c'est surtout là qu'on trouve ces lianes, c'est l'animal qui a les plus longues cornes.

A l'hypersémie se rattachent les procédés syntactiques pour insister sur une idée. Dans ce genre les langues bantoues connaissent la répétition du même mot, le groupe verbe conjugué plus gérondif (*ásanga nsásanga* il dit vraiment) et le groupe verbal à complément d'objet interne, que le verbe et le substantif aient la même racine ou des racines différentes, Exemples; *búké'úké* fort nombreux; *-kenda ləkenda* faire un voyage, *-kamba bolemo* faire un travail.

Les intensifs se forment pour les substantifs par redoublement partiel du thème avec un préfixe spécial, et pour les verbes par redoublement partiel ou total du radical ou au moyen d'une extension spéciale.

De tous ces procédés morphologiques ou syntactiques la grammaire donne d'amples exemples.

Les vrais pléonasmes s'entendent de temps en temps, mais sont toujours récusés comme constructions redondantes et parfaitement superflus par les personnes linguistiquement mieux formées. Des exemples ont été notés répondant à: reculer en arrière, descendre en bas, etc.

XVI. HYPOSEMIE

Parmi les expressions atténuantes citons des exemples de la litote. Ainsi on parle de plume (*liuli*) pour désigner une poule.

Quand on répond à une proposition: *elaká ô wě* c'est ton affaire, on veut marquer son plein accord. A une question au sujet d'un malade on peut recevoir comme réponse: *al'ekó (felé)* il est là ou *akisí* il est en vie, ce qui signifie: il va bien.

Le proverbe 1544: *lolíkí jw'áóju lófókajé nkéma* le poison Periploca frais ne ranime pas un singe, signifie en réalité qu'il ne le laisse pas en vie, ne l'épargne pas.

Une autre sorte d'hyposémie est l'ironie. On peut y rapporter des cas comme: *-fítela bonto yómba* endommager l'objet de quelqu'un: laisser l'employer; *ǎombókela elongi* il a détourné son visage de moi: il m'a donné quelque chose malgré son avarice (24); *ǎondifela báiso* il a fermé les yeux sur moi: il m'a donné malgré son avarice.

On pourrait rapprocher ici des expressions comme *-kéngla bonto mbatá* et *-lifola bonto mbatá* gifler quelqu'un, à côté de locutions directes avec les verbes propres *-kúnda* et *-sákola*. Le verbe *-kéngla* veut dire clarifier et on présente la gifle comme un moyen d'éveiller la victime et de lui faire prendre conscience de la situation. La même impression ironique se dégage de *-lifola* (ouvrir) comme si la gifle lui ouvre les yeux endormis, avec le même résultat.

(24) Dans cet exemple comme dans le suivant on veut dire que l'avare détourne le regard de l'objet qu'il donne, par regret de s'en séparer.

CONCLUSIONS

Il semble superflu de multiplier les exemples. Ce qui vient d'être dit suffit pour montrer que le lomongo suit les mêmes voies que les langues européennes dans l'évolution des significations. Les lois sémantiques ne sont pas différentes. La seule différence se trouve dans la quantité des applications de l'un ou l'autre de ces procédés, et dans la structure grammaticale des langues.

Dans tout ce qui a été dit dans ces pages il n'y a pas mal de possibilités d'erreur et surtout de doute. Un glissement présenté ici comme allant dans tel sens pourrait aussi aller dans tel autre sens. Pour avoir la certitude il faudrait connaître le sens du mot dans la langue originelle qui nous est inconnue. La probabilité pour l'une ou l'autre hypothèse pourrait être accrue par la comparaison avec un grand nombre de langues plus ou moins apparentées.

Malheureusement les documents manquent et tout se présente comme si beaucoup de lacunes ne seront jamais comblées dans l'évolution ultra-rapide du continent africain dans le domaine culturel et linguistique. D'autre part il est possible que la situation linguistique sera à l'avenir mieux connue ci et là. Alors ces nouvelles documentations rendront possible la revision de ce qui est avancé dans cette esquisse.

TABLE DES MATIERES

RÉSUMÉ	3
SAMENVATTING	3
INTRODUCTION	5
I. Métendosémie	8
II. Ecsémie	11
1. Ecsémie déspecifiante	11
2. Catasémie	13
3. Ecsémie désindividualisante	14
III. Prossémie	15
1. Prossémie générale	15
2. Prossémie complète	17
IV. Périsémie	22
1. Périsémie partitive	22
2. Périsémie coextensive	22
3. Périsémie antonymique	22
4. Périsémie circonstancielle	24
5. Périsémie emblématique	25
6. Périsémie prégnante	26
V. Aposémie	29
VI. Amphisémie	31
VII. Antisémie	33
1. Mots opposés	33
2. Nouveaux mots	34
3. Comparaison linguistique	35
4. Doublets	37
5. Synonymes	38
VIII. Homosémie	42
1. Homonymes	42
2. Calques interlinguistiques	43
IX. Sysémie	46
1. Dittosémie	46
2. Asémie	46

X. Episémie	48
XI. Typosémie	50
XII. Métaphores	53
1. Métaphores perceptuelles	53
2. Métaphores synesthétiques	54
3. Métaphores affectives	57
4. Métaphores pragmatiques	58
5. Anasémie	58
6. Termes techniques	60
7. Zoosémie	61
8. Anthroposémie	62
XIII. Eusémie	63
XIV. Dyssémie	65
XV. Hyperbole	66
XVI. Hyposémie	68
CONCLUSIONS	69
TABLE DES MATIÈRES	71

Achevé d'imprimer le 31 août 1977
par l'Imprimerie SNOECK-DUCAJU en Zoon, N.V., Gand